

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'ADRESSER, 26, RUE DROUOT
A L'HOTEL DU « FIGARO »

ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES

Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^{ie}
8, place de la Bourse

LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte de tirer de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

H. DE VILLEMESSANT

Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : N° 102.45 — 102.47 — 102.49

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise.....	15 »	30 »	60 »
Départements.....	18 75	37 50	75 »
Union postale.....	21 50	43 »	86 »

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

SOCIÉTÉ DU FIGARO

AVIS AUX ACTIONNAIRES

La Gérance, d'accord avec le Conseil de surveillance, convoque MM. les Actionnaires en Assemblée générale ordinaire pour le **Lundi 29 Mars 1909**, à trois heures et demie, Salle des Conférences de la Société des anciens élèves des Arts et Métiers, rue Chauchat, n° 6.

ORDRE DU JOUR

Lecture des rapports de la Gérance et du Conseil de surveillance sur les opérations de la Société en 1908 ;

Approbation des comptes, répartition des bénéfices et fixation du dividende de l'exercice 1908 ;

Nomination de membres du Conseil de surveillance en remplacement de deux membres sortants.

Pour faire partie de cette Assemblée, il faut être porteur de dix actions au moins, et les avoir déposées au siège social, 26, rue Drouot, le 23 mars, au plus tard. Les certificats de dépôt dans les Caisse des Etablissements financiers seront admis comme tenant lieu des titres eux-mêmes (Art. 40 des statuts.)

Le Directeur-Gérant :
Gaston CALMETTE.

Souvenirs d'un siècle

Canrobert ! Son nom résonne comme une fanfare ; nulle physionomie plus que la sienne ne se prête à la légende ; sa vie de soldat ne s'y prête pas moins. Né en 1800, héritier d'une longue lignée d'ancêtres dont dix-sept ont servi comme officiers, sorti de Saint-Cyr en 1828, envoyé comme sous-lieutenant au 4^e de ligne, il a passé par tous les grades sans rien devoir à la faveur ; il n'a dû son avancement qu'à ses mérites.

Il a figuré et toujours avec éclat dans la plupart des guerres de son temps : l'Algérie, la Crimée, l'Italie, l'Allemagne. Si parfois, dans des situations difficiles, il a paru plier sous le poids des responsabilités, manquer de décision et reculer devant les hécatombes de vies humaines qu'exige la victoire, en revanche il a révélé et déployé les plus rares qualités morales et professionnelles, celles-là qui, sur les champs de bataille, ne sont pas moins nécessaires que les initiatives promptes et décisives : un indomptable courage, un respect scrupuleux de la discipline, le complet oubli de soi quand il s'agit d'obéir, le désintéressement le plus absolu, une haute compréhension du devoir, et plus encore, si c'est possible, un incessant souci du bien-être de ses soldats, auquel il doit son action sur eux et sa popularité.

En Crimée, dans toutes les circonstances où il fallait « non de la décision, mais du cœur », écrit M. Emile Olivier, il fut admirable ; quotidiennement dans les tranchées, dans les bivouacs, aux ambulances, il entourait ses soldats d'une prévoyance paternelle et les sauva de la nostalgie, du découragement ; par là il a mérité un souvenir de gratitude ineffable en France et en Angleterre.

« Ajoutez à cela sa loyauté, sa chaleur de cœur, celle de sa parole, sa franchise devenue proverbiale, rendue plus frappante par la vivacité des traits qu'encastraient de longs cheveux, et vous aurez un homme exceptionnel sinon unique, un beau type de soldat-chef, duquel on peut dire, comme de Mac-Mahon, que c'est une âme de cristal. Lorsque après la naissance du prince impérial il est promu maréchal de France, sa nomination n'est pas seulement un témoignage de la confiance du souverain, pas davantage un couronnement de carrière, car il n'a pas quarante-huit ans, mais la légitime récompense de services glorieux, à laquelle applaudissent l'armée et le pays.

Ayant joué un grand rôle, mêlé à beaucoup d'affaires, à plusieurs reprises diplomate, toujours soldat, souvent appelé dans les conseils de l'Empereur, avant vu, observé, appris, retenu, un tel homme, dont la mémoire, si fraîche encore à la fin de sa vie, était pleine de souvenirs, méritait d'être dans l'histoire par la grande porte. Pour les personnages publics, il est deux manières d'y entrer : faire eux-mêmes le récit de leur vie et des événements auxquels ils ont assisté, ou trouver un historien qui, à défaut d'eux, entreprenne de retracer leur existence à l'aide de leurs confidences et de leurs papiers. Pour le maréchal Canrobert, cet historien s'est rencontré dans la personne de M. Germain Bapst.

Comment cela se fit, M. Bapst le raconte. Présenté au maréchal, saisi par le charme et l'intérêt de ses récits, il prend la résolution de recueillir tout ce qu'il pourra apprendre de lui. Il se hâte d'abord à quelque résistance : le maréchal entend rester étranger à toute publicité le concernant ; il ne se sent pas, d'autre part, en état d'écrire ses mémoires. Ses lettres, ses notes, ses papiers, déposés à l'état-major de la place Vendôme, ont été brûlés pendant la Commune, et il ignore que ceux de ses docu-

ments qui ont trait à la première partie de sa vie sont restés à Lyon dont il était gouverneur en 1862, et où on les retrouvera après sa mort. Il est des faits qu'il ne saurait plus préciser et mieux vaut ne pas les raconter que se tromper en les racontant. Il répugne également à dicter ses souvenirs.

M. Germain Bapst, cependant, ne se décourage pas ; il se borne d'abord à l'entretien de son enfance et de sa jeunesse. Le maréchal est entraîné ainsi à s'abandonner à des confidences que son auditeur est d'ailleurs bien digne de recevoir. Bientôt il telève que celui-ci prenne des notes résumant ce qu'il entend. M. Germain Bapst ne se contente pas de les prendre. Au fur et à mesure qu'elles sont transcrites, il en vérifie l'exactitude par des recherches au dépôt de la guerre, aux Archives nationales, à celles de la marine ; il en redresse les erreurs, les soumet, ainsi rectifiées, au maréchal, dont la mémoire surexcitée par ces corrections « redouble d'intensité ».

Lorsqu'il meurt, M. Germain Bapst tient ainsi de lui un volumineux manuscrit dont il ne lui reste plus qu'à combler les lacunes en s'adressant à la famille du maréchal, à ses amis, à ses anciens officiers, à tous ceux qui l'ont connu, travail immense qui lui coûtera tant de temps et d'efforts qu'entre la publication du tome I^{er} de son ouvrage, paru en 1897, et celle du quatrième qui vient de paraître s'écouleront douze années, durant lesquelles il sera absorbé par des recherches tendant à compléter les récits qui lui ont, en quelque sorte, été dictés.

A ces récits, d'ailleurs, il a lui-même ajouté beaucoup. Le maréchal, en lui racontant sa carrière, s'était montré intransigeant sur des faits dont il n'avait été que le témoin, sur des personnages qu'il avait connus et sur lesquels il avait écrit tous ses compagnons d'armes. De là, des épisodes accessoires, des portraits, des révélations que son biographe a très habilement groupés autour du héros du livre, en ayant soin d'encadrer de guillemets les narrations de celui-ci et en supprimant ces guillemets quand c'est lui qui parle. De là aussi un ouvrage d'un intérêt passionnant qui dépasse de beaucoup les limites d'une biographie et sur la couverture duquel il a eu raison de mettre en sous-titre : « Souvenirs d'un siècle ». C'est donc en réalité un livre d'histoire contemporaine, on revivait, tantôt peints et racontés par le maréchal, tantôt sous la plume de son biographe, des hommes et des choses dont tous les Français qui vivaient avant la guerre de 1870-71 ont conservé le souvenir.

L'enfance et la jeunesse de Canrobert, ses débuts dans l'armée, les guerres d'Afrique, la République de 1848 et le coup d'Etat remplissent le premier volume. D'attachants détails sur la Cour de Napoléon III et la guerre de Crimée, la guerre de la marine du second, la guerre d'Italie est l'objet principal du troisième, et enfin le quatrième, après nous avoir raconté les préliminaires et le commencement de la guerre de 1870, nous conduit jusqu'à l'investissement de Metz. C'est dire que sera l'intérêt du dernier où nous entendrons Canrobert raconter ce qui se passa dans la cité lorraine assiégée, l'héroïsme de l'armée, les défaillances de Bazaine et la fatale capitulation qui en résulta. Ce qu'il en a dit à son confident ne saurait au surplus modifier l'opinion du pays qui sera celle de la postérité, à savoir qu'avec un chef qui n'aurait eu en vue que l'accomplissement de ses devoirs de soldat la France aurait pu être sauvée d'un désastre dont la réparation n'apparaît pas encore dans les obscurités de l'avenir.

Ayant embrassé dans leur ensemble et dans leurs détails tant de faits et d'incidents, M. Germain Bapst ne saurait s'étonner que, même en rendant hommage à sa sincérité, à son impartialité et à sa bonne foi, nous ne tenions pas encore pour définitives les versions qu'il donne de certains d'entre eux. Il sait comme moi combien en histoire il est difficile d'arriver à la vérité. Si le temps a passé sur les événements, on ne peut les tirer de l'oubli qu'à l'aide de documents qui souvent se contredisent. Si l'âge a effacé certains événements contemporains, il n'est pas rare qu'il y ait désaccord entre les personnages qui en ont été les témoins ou à qui ceux-ci en ont transmis le récit. Il faut compter encore avec l'esprit de parti, la malveillance si prompte à dénaturer les faits.

Voici, à ce point de vue, un exemple qui me dispensera d'en citer d'autres. En parlant de la bataille de Magenta, les ennemis de Napoléon III ont prétendu que c'en était fait de lui, ce jour-là, si Mac-Mahon, ne tenant aucun compte des instructions qu'il avait reçues, ne s'était dévoué de la direction qu'il aurait dû suivre et ne s'était porté à son secours. C'est la version que paraît avoir adoptée M. Germain Bapst ; il cite à l'appui ce mot de l'Empereur au glorieux soldat, et il en affirme l'authenticité : « Vous avez sauvé la France et l'Empire ». Je n'y contredis pas. Mais il convient d'ajouter que si Mac-Mahon marcha sur Magenta, c'est qu'il en avait reçu l'ordre ; qu'il fut d'ailleurs retardé dans sa marche, et que la victoire eût été compromise par ce retard sans l'héroïsme de la garde que commandait Regnaud de Saint-Jean d'Angely. Au lendemain de la bataille, celui-ci, qui venait, comme Mac-Mahon, d'être nommé maréchal, écrivait à sa femme qu'en le félicitant l'Empereur lui avait dit : « Vous avez sauvé l'armée par votre énergie ; sans vous, Dieu sait ce qui serait arrivé ! »

Il est une autre observation que M. Germain Bapst ne permettra de lui présenter. Comment, en parlant de Louis XVIII, a-t-il pu écrire que ce prince « ne croyait ni à Dieu ni à diable, ne manquant jamais de persifler la religion et ses pratiques ». Que cette affirmation soit de lui ou du maréchal Canrobert, elle constitue une calomnie qui n'est plus soutenable depuis la publication

des travaux auxquels j'ai attaché mon nom et qui faisaient dire à Albert Sorel qu'en ce qui touche l'avant-dernier roi de la branche aînée ils avaient changé l'optique de l'histoire.

Notre auteur me pardonnera ces remarques. Elles me sont uniquement suggérées par une pensée d'équité et n'enlèvent rien au mérite et à l'intérêt d'un ouvrage qui témoigne de beaucoup de talent et qui représente un noble et respectable effort de travail.

Je m'inspire encore de la même pensée d'équité en exprimant le regret qu'avant de mettre la dernière main à son quatrième volume, dont la lecture est si captivante et où sont racontés les événements de 1870, il n'ait pas attendu celui de M. Emile Olivier — le quatrième de l'Empire libéral — qui va paraître dans quelques semaines. Il y eût trouvé des faits nouveaux et des preuves qui lui auraient permis de parler en plus complète connaissance de cause des journées douloureuses qui précéderont la chute du cabinet injustement accusé d'avoir voulu la guerre.

Autour de ce tragique épisode de notre histoire on a depuis longtemps amoncelé erreurs sur erreurs, calomnies sur calomnies. M. Emile Olivier a déjà fait justice de quelques-unes. J'ai lieu de croire que son prochain volume achèvera de les réduire à néant, ce à quoi Bismarck lui-même, on le sait, a contribué par ses aveux posthumes. Le volume de M. Germain Bapst n'aurait donc rien perdu à ne paraître qu'après les récits révélateurs de l'homme contre qui les accusations se sont multipliées avec le plus d'injustice et de violence.

L'influence de la guerre de 1870 a si lourdement pesé sur notre pays qu'on ne peut la comparer qu'à celle qu'il a subie du fait de la Révolution. Il souffre encore de cette guerre et elle lui a été si fatale qu'avant d'en imputer définitivement la responsabilité à l'un ou à l'autre il est équitable d'attendre que toutes les pièces du débat aient été versées au procès. Je compte bien y revenir alors ; mais, en attendant, je ne fais pas à un historien tel que M. Germain Bapst l'injure de croire que sur ce point il puisse être d'un autre avis que moi.

Ernest Daudet.

Échos

La Température

Hier, très belle matinée ; le soir, vers quatre heures, changement de temps ; le ciel devient orageux, et la pluie tombe avec abondance. Mais la température se relève notablement. Le thermomètre, qui à sept heures du matin, marquait 6° au-dessus de zéro, atteignait 12° à l'après-midi. La pression barométrique accusait, à midi, 748^{mm} ; on notait 741^{mm} à Dunkerque et 750^{mm} à Biarritz. Les fortes pressions couvrent le nord de la Russie.

Des pluies sont tombées dans l'ouest de l'Europe, en France, il a plu à Nice, à Toulouse, à Besançon et à Brest.

La température s'est relevée sur nos régions. La hausse est surtout sensible dans le Centre et l'Est.

Départements, le matin, au-dessus de zéro : 3° à Belfort, 5° à Besançon, 6° à Châlons, à Dunkerque et au Mans, 7° à Boulogne, à Cherbourg, à Lille d'Als, à Rochefort, à Clermont, à Limoges, à Toulouse, à Nancy, à Perpignan et à Marseille ; 8° à Brest, à Nantes et à Bordeaux, 9° à Ouessant, à Lorient et à Cette, 12° à Orléans, 13° à Biarritz, 17° à Alger.

En France, le temps va rester doux ; des ondées sont probables dans toutes les régions.

Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, Courses à Saint-Ouen. — Gagnants du *Figaro* :

Prix du Maine : Magon ; Masette.
Prix de l'Éclat : Hélios II ; Kurwenal.
Prix de l'Anjou : Mont-Cristo ; Pauline.
Prix Gratin : Balthide II ; Journaliste.
Prix de la Sarthe : Bitok ; Taidoun.
Prix de la Mayenne : Fiquette III ; La Péri.

UN DIRECTEUR GÉNÉRAL DES POSTES S. V. P.

Le docteur Simyan, qui a déjà par son habileté supprimé les télégraphes, les téléphones et les postes, a failli supprimer aussi tous les ministres. Sa défense d'hier était une réquisitoire contre ses propres actes ! Et ses explications étaient tellement vides de sens et de bon sens que la Chambre en arrivait presque à partager l'exaspération des agents révoltés. Quant à M. Clemenceau, de son banc ministériel, il levait des bras éternels et désespérés pour indiquer à son compromettant sous-secrétaire d'Etat qu'il était temps d'abréger une harangue trop probante !

Par bonheur pour le ministère et pour la cause même qu'il soutenait ce soir-là (la cause de l'ordre), M. Barthou a transformé la déroute en victoire. Il a prononcé un de ces discours vraiment patriotiques, nettement énergiques, que l'on voudrait entendre plus fréquemment à la tribune du Parlement ; il a souligné l'enthousiasme des divers partis encore un peu raisonnables du Palais-Bourbon, et c'est au milieu d'une ovation méritée que l'affichage de ses paroles a été voté. Il s'est cependant rencontré 241 députés assez fous pour approuver la grève !

M. Barthou a rappelé qu'il n'avait jamais refusé de discuter les réformes demandées, qu'il avait supprimé l'an dernier le tiercelet contre lequel les agents s'étaient élevés, et que ses entretiens n'avaient cessé qu'après la première manifestation injurieuse des agents contre leur chef, le sous-secrétaire d'Etat. Reprendre la conversation avec des révoltés, des criminels qui ont saboté l'ou-

illage de la défense nationale, a-t-il ajouté, ce serait abdiquer. Par conséquent, les agents qui ne seraient pas rentrés dans les quarante-huit heures seront frappés de révocation, mais d'une révocation définitive, inexorable, qu'aucune sollicitation, aucune pression, aucune menace ne feront jamais rapporter. « J'y engage ma responsabilité et l'honneur de ma fonction », a déclaré M. Barthou.

Voilà le vrai langage d'un homme de gouvernement. Il était temps de dire ces choses-là qui sont cependant bien simples mais qui semblent fantastiques tant elles sont devenues rares ; et il faut espérer que les grévistes, trop longtemps habitués à voir les Chambres et les ministres donner aveuglément raison aux ouvriers ou employés contre les patrons dans tous les conflits, seront stupéfaits de cette attitude nouvelle et de cette énergie inattendue qui rendent, pour un jour, aux parlementaires effrayés, les apparences d'un semblant de sagesse et de raison.

Souhaitons que les agents reprennent tous leurs fonctions dans le délai qui leur a été trop bonnement accordé.

Mais après ? Après, il faut refondre la cloche. Il faut de profondes réformes dans cette administration que le favoritisme électoral a gangrené. Il faut donner à ces employés des garanties contre les injustices dont ils ont souffert. Il faut que le docteur Simyan aille, pour raisons de santé, retrouver les malades de ce petit village voisin du Rhône qu'il n'aurait jamais dû quitter. Il faut aussi, quoi qu'il en coûte à l'ambition d'une vingtaine d'aspirants sous-ministres, supprimer même temps le sous-secrétariat d'Etat des postes. On créera à sa place une direction générale des postes, télégraphes et téléphones à la tête de laquelle on mettra peut-être un homme compétent qui s'occupera du meilleur fonctionnement et de l'incassant perfectionnement de ce service national. Ce fonctionnaire d'Etat aura l'autorité, la responsabilité et la durée, trois choses indispensables à la grande administration commerciale qu'il dirigera en dehors du Parlement, étranger aux convoitises, aux combinaisons électorales, aux recommandations et aux rançunes des députés.

Quant à la Politique, elle a tout désorganisé, tout gâché, tout compromis : son œuvre logique est terminée. Qu'elle laisse la place aux hommes d'ordre et d'action ! Il n'est que temps. — Gaston CALMETTE.

A Travers Paris

L'élection de M. Raymond Poincaré à l'Académie française, de même que celle de M. Gabriel Fauré à l'Académie des beaux-arts, augmentent le nombre des membres de l'Institut qui siègent au Palais-Mazarin à côté de membres de leur famille.

Les deux Poincaré de l'Académie française sont, en effet, on le sait, cousins germains, et M. Gabriel Fauré est le gendre du maître Frémiot dont il devient le collègue à l'Académie des beaux-arts.

L'Académie des inscriptions a mieux encore : elle compte, en effet, au nombre de ses membres les deux frères Elie et Philippe Berger, Alfred et Maurice Croiset, Salomon et Théodore Reinach.

M. François Flamens siège, aux Beaux-Arts, à côté de son père Léopold Flamens ; MM. Schlesing père et fils siègent ensemble aussi à l'Académie des sciences ; deux cousins, MM. le marquis et le vicomte de Vogüé, à l'Académie française, puis MM. Anatole et Paul Leroy-Beaulieu, MM. Louis et Frédéric Passy, à l'Académie des sciences morales.

Enfin MM. Edmond Rostand et Francis Chalmers, de l'Académie française, ont pour collègues à l'Institut, à l'Académie des sciences morales, le premier, son père, M. Eugène Rostand ; le second, son frère, M. Xavier Chalmers.

Ce n'est donc point tout à fait au figuré que l'on dit que l'Institut est une grande et illustre famille.

Nous avons reçu pour le monument Emmanuel Arène, à Ajaccio :

M. Gaston Thomson.....	Fr. 400
M. Georges Hoentschel.....	400
M. Prestat.....	400
M. Alfred Capis.....	400
Ses camarades du <i>Figaro</i> (2 ^e versement).....	430

Et pour le monument François Coppée :

Mme Monier-Berton.....	Fr. 400
------------------------	---------

M. Lépine est, de tout Paris, l'homme qui reçoit le plus de télégrammes. Qu'un cheval glisse sur le pavé, tombe et reste assés longtemps étendu sur la chaussée pour qu'un rassemblement se forme, immédiatement un agent s'approche, dresse un rapport, qu'il porte au poste central de l'arrondissement, relié télégraphiquement à la Préfecture de police. Dix minutes après, M. Lépine sait le nom du cocher, son âge, son lieu de naissance, le numéro de sa voiture et l'importance du rassemblement.

Or, hier, parmi les innombrables dépêches que les officiers de paix adressaient à leur chef, il y en eut deux que M. Lépine ne put lire sans un profond étonnement :

3 heures 45. — Les gommeux, ouvriers et ouvrières, employés au gommage des timbres-poste viennent d'envoyer leur adhésion au comité de grève.

4 heures. — Les télégraphistes du poste de la tour Eiffel viennent d'abandonner le travail après avoir coupé les fils. Pas d'incidents.

Inutile de dire qu'il n'y a jamais eu de « gommeux » chargés d'étendre avec un pinceau de la colle au dos des timbres-poste. Et chacun sait que les télégraphistes de la tour Eiffel ne pourraient

couper les fils, puisqu'ils ne pratiquent que la télégraphie sans fil. C'est un gréviste facétieux qui avait abordé un agent et lui avait — très confidentiellement — communiqué les deux nouvelles. L'agent ne les avait point trouvées surprenantes. Le brigadier non plus. L'officier de paix non plus.

UNIVERSSEL !

Ah ! quel plaisir d'être soldat !
Dumamet. — fol est qui s'en gausse, —
Mis par l'Etat à toute sauce,
A tous postes est candidat !

Tel gars qui coupait la luzerne
Est télégraphiste à présent.
On apprend tout, congé faisant,
A l'école de la caserne !

Las du client et du patron,
Les boulangers sont-ils en grève ?
Un coup de clairon, note brève :
Et Dumamet devient mitron.

Si les maçons, race cruelle,
Refusent l'embauche, haut et net ;
Un coup de clairon ! Dumamet
Empoigne l'aigu et la truelle.

Si les terrassiers sans souci
Demeurent les mains dans les poches,
C'est Dumamet qui prend leurs pioches
Quand le clairon l'ordonne ainsi.

Alors ? le fusil se repose ?
Le sabre reste au râtelier ?
Damo ! on ne peut tout allier !
Allons jusqu'au bout : je propose

Que lorsque, lâchant son mandat,
Un élu manquera la Chambre,
Dumamet remplace ce membre !
Ah ! quel plaisir d'être soldat !

LOUIS MARSOLEAU.

C'est après-demain lundi 22 mars l'ouverture de l'exposition annuelle des Soies des Grands Magasins de Pygmalion ; elle se prolongera toute la semaine. On trouvera à tous les comptoirs des occasions extraordinaires et dans le grand hall de l'Eden, transformé pour la circonstance en « Palais de la Soierie », l'amoncellement le plus merveilleux de riches étoffes de tous genres, cachemires et draps de soie, shantings, foulards, brochés, damas, etc., réunis en soixante propositions et à des prix que seuls peuvent pratiquer les Magasins de Pygmalion.

Deux superbes primes seront offertes aux élégantes visiteuses de ce « gala annuel » : un bouquet de fleurs naturelles de la maison Lachaume et un joli flacon de l'essence la plus fine de violettes. Puis, le soir venu, le grand hall de l'Eden sera féeriquement illuminé par une heureuse et éclatante combinaison de perles Weissmann et de lampes électriques, installation due à la Compagnie générale de travaux d'éclairage et de force.

Fête des yeux, du goût, de l'élégance, le lundi 22 mars sera le « great event » mondain où se rencontreront les plus belles des Parisiennes.

L'exposition des tableaux de F. Picabia continue d'attirer les amateurs à la galerie Georges Petit. Ainsi que cela était prévu, cette démonstration nouvelle de l'excellent artiste a obtenu auprès des connaisseurs un succès très caractéristique. C'était un Picabia nouveau qui se révélait avec des qualités de puissance et de vibration qui annoncent un grand peintre. Désormais il échappe à toute influence, il n'obéit plus qu'à sa sensation, il a « sa manière », il est lui-même, absolument ; il n'est pas jusqu'à ses audaces de couleur qui ne contiennent une séduction, et ses tableaux se tiennent avec éclat dans les collections où ils sont accueillis après l'exposition.

Rappelons que la galerie Georges Petit reste ouverte le dimanche.

Après la Société des amis du Louvre, la Société des amis du Luxembourg, et autres sociétés d'amis, allons-nous avoir la Société des amis des « Three Castles » ? Quelques adeptes de la marque anglaise en renom se sont alarmés d'un récent écho, qu'ils se rassurent. L'ostéisme dont la Régie frappe les cigarettiers étrangers vise uniquement les espèces à débit infructueux. La vente des « Wills » « Three Castles » augmente au contraire de jour en jour, et l'on s'occupe d'en dresser le bilan.

Demain, à l'hôtel Drouot, on verra pour la dernière fois réunies les œuvres qui constituaient l'atelier du regretté peintre Frédéric Houbron, ainsi que les tableaux, aquarelles, dessins et meubles d'art dont se composait sa petite sélection particulière. Houbron fut un des plus admirables peintres de Paris moderne ; nul mieux que lui n'en a noté la palpitation, n'en a surpris l'aspect d'activité vivante. Parmi les œuvres exposées demain, il y a de véritables chefs-d'œuvre. Quant à sa collection, qui compte une vingtaine d'œuvres, elle réserve aux chercheurs avisés toute une série de petites merveilles qu'on se gardera de laisser échapper.

La vente aura lieu les 22 et 23 mars, sous la direction de M^{rs} Hubert et Henri Baudouin, assistés de M. Georges Petit, expert.

Pour les philatélistes.

Voici un timbre que nous leur signalons. Il n'est pas « rare » en soi ; mais il deviendra rarissime avant peu, et les amateurs se le disputent à prix d'or. C'est le timbre français d'aujourd'hui, simplement, mais oblitéré de façon tout à fait nouvelle : oblitéré par le cachet de la Compagnie des Agents, de change de Lyon !

Les agents de change de Lyon, résolus à faire parvenir, malgré la grève, leurs courriers à la Bourse de Paris, ont chargé des employés de leur syndicat du transport et de la distribution de ces

courriers. Mais toutes ces lettres sont affranchies régulièrement, et comme le service postal fait défaut, c'est la Chambre syndicale qui se charge, après avoir rassemblé les courriers et avant de les mettre en route sur Paris, d'oblitérer de son propre cachet les timbres des enveloppes !

Il nous semble d'ailleurs que c'est là, de sa part, un scrupule inutile. Le timbre-poste représente le prix du service que nous rend l'Etat en transportant et en distribuant nos lettres. Mais si l'Etat cesse d'exercer, fût-ce un jour, ce monopole, et nous mèdons la nécessité de prendre des billets de chemin de fer et des voitures pour faire ce service à sa place, il est clair que les timbres-poste sont de trop. Nous cessons, dans ce cas, d'être les débiteurs de l'Etat ; c'est même lui qui devient le nôtre, et il serait bien intéressant de voir juger, un jour, ce procès-là.

Nouvelles à la Main

Les postiers :
— Les tubistes ne sont pas en grève.
— Voilà un bon tuyau...

— La science nous avait dotés de la télégraphie sans fil. La politique nous a donné la télégraphie sans télégraphistes.

— 120 soldats de cavalerie ont pris hier le service rue de Grenelle.
— Aux postes ou aux télégraphes ?
— Sans doute à cheval sur les deux services.

— L'amnistie ? Ce serait un scandale.
— Mon cher, elle est tellement certaine en pareil cas, que maintenant, dans les administrations publiques, on prépare les décrets de réintégration au verso des décrets de révocation...

Le Masque de Fer.

POSTES, TÉLÉGRAPHES, TÉLÉPHONES

La Bataille

DEVANT LA CHAMBRE

Hier, au Palais-Bourbon, les députés ont tenu deux séances. Au Tivoli-Vaux-hall les grévistes en ont eu trois. La bataille annoncée par M. Clemenceau a commencé à coups de discours.

La Chambre, vers minuit, a voté un ordre du jour reprouvant la grève postale. Les grévistes en ont adopté plusieurs pour acclamer la grève à outrance. Chacun couche sur ses positions. Et bien habile qui dira ce matin ce que nous apportera la présente journée.

Mais déjà, il est acquis, certain que le public payera cher les frais de la guerre. Le ministre des travaux publics — dont on lira plus loin le courageux discours — a dû rendre publiques les faits de sabotage que le *Figaro* avait, il a trois jours, annoncés.

Ce jour-là, a dit le ministre, au bureau central télégraphique, on a constaté des vols de fils, des destructions de moteurs, des court-circuits nombreux qui auraient pu avoir les plus graves conséquences, des coupures de divers circuits.

Et M. Barthou a lu une note disant que les lignes télégraphiques sont toutes sabotées, sauf celles vers Châlons et celles de la Marine, et que les lignes téléphoniques sont également sabotées, sauf celles du Nord.

missionnés, n'ont pas le droit de grève, la Chambre ni l'orateur ne peuvent le leur reconnaître; mais que de circonstances atténuantes en leur faveur! Dans toutes les révolutions il y a des injustices. M. Simyan en souffre aujourd'hui comme autrefois la princesse de Lamballe.

Ce rapprochement a étonné.

Le marquis de Rosambo s'est borné à poser quatre questions sur l'origine de la grève, sur les causes qui l'ont motivée, sur l'idée que s'en fait le gouvernement, et sur les moyens qu'il compte prendre pour y mettre un terme.

Enfin, M. Marcel Sembat, socialiste éloquent, a pris la parole et reproché à l'administration d'avoir manqué de souplesse. Il veut que l'on cause avec le personnel, c'est le seul moyen d'éviter les catastrophes. Il s'efforce de détacher M. Barthou et M. Simyan et des braves très nourris lui répondent à l'extrême-gauche.

Pas de mesures de rigueur! Pas de répression! La révocation directe des agents, qui supprime l'intervention du conseil de discipline, est déjà un moyen malencontreux, et M. Sembat ne résiste pas au désir de prendre à partie le président du Conseil.

M. Sembat. — Le ministre a voulu avoir l'air de frapper fort. M. le président du Conseil a dit: « Nous sommes en bataille, je ne céderai pas. » C'est sa façon à lui de résoudre les crises économiques. Barricade et bataille, voilà tout le secret de son art de gouverner. Or, c'est un abus de s'entendre à la direction de grands services administratifs comme le service postal le principe de l'autorité de l'Etat.

L'orateur conclut que les postiers ont été poussés et jetés à la grève malgré eux.

Il faudrait organiser autrement le service. Au lieu de mettre à sa tête un député forcément incompétent, il conviendrait de prendre modèle sur l'administration des grandes Compagnies de chemins de fer, comme le Nord et le P.-L.-M., qui confient la tâche à des hommes techniques. « Mais, avant tout, de l'indulgence, et ne faisons rien d'irréparable! »

M. Simyan a parlé. Il s'est empressé de donner tous les détails sur le résultat d'une enquête votée lors du dernier budget. « On prend prétexte de la question de l'avancement pour expliquer une grève qui n'a pas été voulue par la majorité du personnel, mais imposée par la violence. »

Et, soit dit en passant, la majorité a bien fait de cet avis. Elle manifeste clairement qu'elle est d'accord avec l'orateur sur l'avancement au choix.

La préférence des agents est, au contraire, que l'avancement soit donné à tout le monde; ils se sont prononcés dans une réunion récente pour cette manière d'avancement automatique et injuste.

Il y avait aussi la question des feuilles signalétiques sur lesquelles on avait relevé des surcharges et des grattages criminels. Le sous-secrétaire d'Etat a remis au point toutes ces accusations mal étouffées, et son affaire ne marchait pas trop mal, lorsqu'il a eu l'impression de répéter que le favoritisme dont se plaignent les agents est presque inévitable avec les recommandations des hommes politiques, sénateurs ou députés.

Quant aux meneurs du mouvement actuel, ils ont tous dix, quinze recommandations de députés à leur dossier.

Voici par exemple le fameux Subra. J'ouvre son dossier. (A ce moment, en effet, M. Simyan prend un papier parmi les nombreux dossiers qu'il a apportés à la tribune et il compte du doigt les recommandations et continue.) J'y vois figurer deux, quatre, six, neuf, oui, exactement neuf députés qui le recommandent.

On s'exclame! De tous côtés on crie: « Les noms! les noms! »

C'est une comédie qui se renouvelle toujours en pareille circonstance. Beaucoup de députés seraient fort attrapés si M. Simyan révélait ces noms qu'on lui demande; mais ils savent bien qu'il ne peut pas les dire et qu'il ne les dira pas.

M. Simyan. — Parmi les députés qui ont recommandé tels ou tels agents, il y en a depuis l'extrême droite jusqu'à l'extrême gauche. (Réclamations sur divers bancs.)

M. Berthelette. — Mais enfin, il n'y a rien de désobligeant dans le fait de recommander d'honorables employés des postes. (Rires et applaudissements.)

Sur cette série d'aveux suggestifs, une querelle qui dégénère en personnalité s'engage entre M. Simyan et le socialiste Bedouze. Elle n'a d'ailleurs aucun intérêt. La manière dont le sous-secrétaire d'Etat explique la grève en a d'avantage. Elle a éclaté, sans qu'on sût trop pourquoi, à la suite de petites agitations qui paraissent insignifiantes, puis elle a grandi et a tourné au mouvement franchement révolutionnaire. En somme, il y a eu complot, et complot organisé depuis longtemps. « Il m'est impossible, ajoute l'orateur, de céder à des menaces et de me faire le complice d'un chantage de grève. »

C'est M. Rouanet qui a répondu à M. Simyan avec infiniment d'acrimonie. Il l'a accusé de diffamer son personnel.

Je passe très vite. Toute cette polémique remplit les journaux depuis trois jours. A qui la faute? On peut toujours discuter là-dessus à perte de vue.

M. Rouanet, très soutenu par l'extrême gauche, mais par elle seule, prétend n'avoir jamais assisté à un spectacle aussi stupéfiant. Son apologie du mouvement gréviste ne mérite pas une épithète aussi caractéristique; elle causera certainement une profonde surprise aux gens simplement raisonnables.

M. Charles Dumont a également dit son mot. Il se demande si des deux côtés il ne serait pas possible de faire des sacrifices à l'intérêt public.

Vous connaissez cette politique; elle nous a conduits où nous en sommes.

M. Charles Dumont a parlé longtemps sur l'avancement, sur les traitements, sur toutes sortes de questions latérales, car en ce moment il n'y a qu'un problème à résoudre: la fin de la grève.

M. Charles Dumont montre plus de bon sens quand il affirme que, pour les services publics, il faut faire une loi et rendre la grève impossible; mais c'est la loi de demain. Si le décret aujourd'hui n'existe pas, c'est purement la faute du législateur.

On attendait avec impatience les explications de M. Barthou. Elles ont été très catégoriques. Sur la façon dont le gouvernement en use avec les grands services publics et la méthode préconisée par M. Sembat, il n'y a pas d'accord.

modement possible... Mais il faut donner d'après l'analyse tout le discours.

M. Barthou, ministre des travaux publics. — Dès 1906, nous nous sommes mis en contact avec toutes les associations. Un commun accord avec l'Association générale des sous-agents j'ai réglé un certain nombre de questions pendantes, relatives à leurs intérêts.

C'est également d'accord avec l'Association générale des agents qu'à la suite de plusieurs conversations, j'ai réussi à améliorer sinon à étendre les garanties qui, en 1902, avaient été accordées par M. Millerand au personnel postal.

C'est également d'accord avec cette association que, tenant compte de ses revendications, j'ai réglé par un premier décret la question de l'avancement et que j'ai, par un second décret, assuré leur défense devant les conseils de discipline.

Je crois pouvoir affirmer, puisque M. Charles Dumont a parlé du statut des fonctionnaires, qu'il n'est pas une administration publique dans laquelle les fonctionnaires jouissent de garanties comparables à celles que nous avons données. Par les commissions d'avancement, ils sont garantis contre le favoritisme, par les conseils de discipline, on ils sont représentés, ils sont garantis contre l'arbitraire.

Depuis ces décrets de 1906, je n'ai jamais refusé de discuter avec l'Association générale. Mais M. Dumont a prononcé tout à l'heure une parole imprudente qui a certainement dépassé sa pensée. Il ne peut pas y avoir un ministre qui accepte de discuter d'égal à égal avec les fonctionnaires de son administration. (Vifs applaudissements.)

Une égalité de cette nature serait l'expression même de l'anarchie et, pour ma part, je ne saurais m'y prêter. (Nouveaux applaudissements.) Est-ce à dire que le ministre ne doit pas recevoir ses subordonnés, les entendre, tenir compte de leurs revendications? C'est, au contraire, légitime et nécessaire. J'ai toujours reçu les délégués de l'Association générale.

Une seule fois, je leur ai refusé une audience. C'était en novembre 1908. J'avais reçu de l'Association une lettre conçue en termes violents me demandant d'intervenir dans l'administration de M. le sous-secrétaire d'Etat. J'ai voulu causer avec elle, me réservant de lui dire que les relations ne pourraient se maintenir entre nous qu'à la condition de revêtir une forme modérée et courtoise.

Mais cette lettre fut rendue publique, et l'on vit à quel point elle était injuste et à quel point elle était inacceptable. Le sous-secrétaire d'Etat, j'ai alors refusé de recevoir la délégation de l'Association générale et j'estime avoir fait mon devoir. (Applaudissements à gauche.)

Depuis cette époque, je n'ai jamais refusé de discuter avec les agents les questions pendantes, et, encore, vendredi dernier, je recevais l'Association générale.

Je ne veux pas la rendre responsable de toutes les affiches, de tous les manifestes que j'ai lus, et surtout rendre tous les agents qui en font partie solidaires d'écarts de langage qui ne peuvent être que préjudiciables à leurs revendications les plus légitimes.

A-t-on à reprocher des actes de favoritisme dans les nominations scandaleuses? Le résultat de la déclaration du secrétaire général de l'Association générale en 1907 que nous avons enterré le favoritisme.

Et comme, le lendemain, je recevais une délégation de l'Association générale, j'ai demandé: Pouvez-vous me signaler des faits constituant de ma part un acte de favoritisme? On m'en a cité aucun. C'est qu'un effet, à raison de la situation d'esprit du personnel, à raison aussi du sentiment très haut que j'ai de ma fonction, je me suis attaché à examiner toutes les nominations afin d'avoir la conviction de conscience qu'aucune injustice n'était commise.

J'attends encore, à l'heure actuelle, qu'on me signale une de ces nominations scandaleuses dont on a parlé.

Les autres faits, sur lesquels la Chambre a déjà manifesté son opinion à plusieurs reprises, se ramènent tous à la même idée générale.

La circulaire du tiercelet, les instructions à l'inspecteur Marty, les feuilles signalétiques se rapportent aux conditions de l'avancement.

M. Dumont m'a demandé si la circulaire du 30 juillet 1907, dite du tiercelet, a été rapportée. Je déclare qu'elle a été suivie de la circulaire du 10 août 1908, qui la remplace et l'abroge. La première circulaire a donc disparu. (Mouvements divers.)

La question qui se pose est de savoir si, après la réponse que j'ai faite à l'Association générale dans l'intervalle de la semaine dernière, j'ai eu le courage de déclarer, avec le sentiment de dire toute la vérité, que cette entrevue ne s'est pas passée suivant le procès-verbal lu par M. Dumont, et qu'elle a été interrompue dans des conditions que la Chambre doit connaître. Mais, à plusieurs reprises, M. Simyan a affirmé, au cours de cette entrevue, qu'il était plus qu'assez satisfait de tout, quelconque et que les agents devaient leur avancement au choix d'après leur mérite.

Alors, a-t-on objecté, si la circulaire de juillet 1907 n'est plus appliquée, pourquoi avez-vous envoyé un inspecteur chargé de la mettre en pratique, pourquoi les notes ont-elles été abaissées, les feuilles signalétiques surchargées?

Il a répondu que l'inspecteur Marty avait été envoyé en province pour faire une enquête, et j'ai renouvelé la déclaration de M. Simyan; à part les incidents qui ont été signalés sur la ligne des Pyrénées, tous les directeurs ont déclaré qu'ils n'avaient pas reçu les instructions alléguées par l'Association générale et qu'ils avaient agi en toute liberté et indépendance.

Pour éviter toute équivoque, j'ai fait connaître que les modifications apportées aux feuilles signalétiques n'étaient pas toutes relatives aux conditions de l'avancement, mais comportaient toute une série de renseignements d'un autre caractère.

De plus, il est inexact que toutes les notes aient été abaissées; plusieurs ont même été relevées.

Enfin j'ai déclaré qu'on ne pouvait entreprendre la réfection de toutes les feuilles signalétiques; mais que toutes celles qui ont été surchargées seraient renvoyées dans les directions et entièrement réécrites.

A ce moment-là, je fus appelé à la Chambre, ayant été chargé par mes collègues d'expliquer les raisons pour lesquelles le gouvernement demandait le retrait provisoire de l'ordre du jour du projet relatif à l'Ouzen. J'ai dit à l'Association générale que j'avais reçu ce mandat, car je ne voulais pas que l'interception de cette conversation put laisser l'impression d'un refus général.

A trois reprises, j'ai déclaré à l'Association générale qu'elle devait considérer cette audience comme suspendue et que je ne tiendrais à la disposition de l'Association pour reprendre l'entretien. Et c'est à ce moment-là que, dans des conditions où M. Charles Dumont veut voir un hasard, les délégués de l'Association générale se sont rencontrés dans la rue avec les ambulants qui revenaient de la salle Vauhall.

Les uns et les autres se sont livrés alors à des manifestations variées devant le ministère des travaux publics, la Chambre et le sous-secrétariat d'Etat. Ces manifestations n'ont pas consisté seulement dans des cris d'étudiants en révolte; elles avaient un caractère plus violent, puisqu'on n'a pas tardé à passer de la parole aux actes.

Les uns ont même injurié M. le sous-secrétaire d'Etat. M. le préfet de police a demandé si l'audience que j'avais accordée devait avoir pour conséquence une telle attitude.

Est-il possible d'admettre qu'une grève soit déclarée dans de telles conditions? Et qu'on se permette de ce mouvement même un semblant d'excuse? M. Charles Dumont l'a

écrit lui-même, il y a deux jours: « Présenter des revendications, oui, mais faire grève, non. On ne coupe pas les communications avec le monde pour une question d'avancement à trois ans ou à trois ans et trois mois! » (Vifs applaudissements.)

M. Dumont avait raison. Non, on ne crée pas, pour des raisons comme celles-ci, une situation aussi désastreuse, on ne trouble pas des services publics pour des griefs aussi menus. « Voulez-vous la vérité? ce n'est pas contre le sous-secrétariat d'Etat que les fonctionnaires sont en révolte, ni contre le ministre, c'est par dessus nous, contre vous, messieurs, et par dessus nous tous, contre la nation tout entière dont ils interrompent la vie, suspendent les services, et sur laquelle ils ont fait planer des menaces et des dangers de toute nature. »

Je me gardai bien, dans un débat où la simplicité est la meilleure forme de la sincérité, de dramatiser ce débat, mais n'ai-je pas le droit de dire que nous pouvons nous trouver dans une situation difficile, que le gouvernement a besoin de toute l'intégrité de ses communications avec ceux qui le représentent à l'étranger, et qu'il est des heures particulièrement graves, où la grève est non seulement un attentat contre la souveraineté nationale, mais risque de devenir un attentat contre la défense nationale! (Vifs applaudissements.)

Pour en s'étonner, des lors, que nous ayons pris l'attitude que nous avons prise? J'entends avec surprise M. Sembat dire tout à l'heure que notre attitude cachait un piège. Un piège? où le voit-il? Un piège, parce que nous déclarons que nous ne voulons pas pas entrer en composition avec des rebelles! Un piège, parce que nous estimons qu'à l'heure actuelle, converser avec l'Association générale serait un acte d'abdication du gouvernement et de la souveraineté nationale!

Un piège, parce que, insuffisamment armé par les décrets de 1906, j'ai demandé à M. le Président de la République de me donner les droits qui me faisaient défaut? M. Sembat a parié du décret qui a paru ce matin au Journal officiel.

M. Ferdinand Buisson. — C'est un décret de désarmement que vous proposez!

M. le ministre des travaux publics. — Notre collègue déclare que ce décret est injuste et malencontreux. Qu'avons-nous donc fait pour mériter ce reproche? Nous avons constaté qu'en vertu des décrets de 1906 nous étions obligés de passer par les conseils de discipline pour punir les agents qui commettent des actes collectifs d'insubordination. En 1906, nous n'avons jamais pensé qu'il y avait, de la part de fonctionnaires, un mouvement concerté de grève, et nous eussions craint de froisser ces agents en faisant une semblable supposition. Mais aujourd'hui il n'en est pas de même, et nous avons été obligés de prendre les mesures que comportait la situation.

Mais si nous avons suspendu un grand nombre d'agents, à l'heure actuelle nous n'avons pas prononcé une seule révocation. Nous avons voulu que le personnel tout entier ait connaissance du document publié par le Journal officiel et ait la possibilité morale de rentrer en lui-même, de réfléchir qu'il se doit, qu'il doit au pays de reprendre ses fonctions.

Je ne désespère pas que cette politique du gouvernement — où personne ne s'avivra de dénoncer de la provocation — produise les effets que nous en attendons; mais il est un avertissement que j'ai le devoir de formuler très haut.

Si le personnel ne se rend pas aux conseils de sagesse que nous lui donnons, nous serons dans l'obligation de procéder à des mesures rigoureuses; et, cette fois, l'engagement est toute ma responsabilité, ces mesures seront définitives, et aucune intervention, aucune sollicitation, aucune menace ne me fera venir sur les décisions prises: si quelqu'un veut les rapporter, il prendra à la fois ma responsabilité et ma place! (Vifs applaudissements.)

Telles sont les déclarations que, sur le fond des choses, j'avais le devoir d'apporter à la Chambre au nom du gouvernement. Mais j'ai à dire maintenant, à la Chambre, si nous sommes en situation d'assurer les services publics dont nous avons la responsabilité. Déjà, nous avons pu en assurer quelques-uns.

Mais il y a une déclaration que je tiens à faire. M. Sembat a dit que le personnel des postes et télégraphes est une pépinière de dévouements. Je ne mets pas en doute les qualités professionnelles de l'immense majorité de ce personnel, et sous cette appréciation, je ne sèpare pas Paris de la province.

Hier, quand j'ai appris que les ouvriers s'étaient mis en grève, j'ai lu d'une déclaration à laquelle je ne voulais pas ajouter foi. L'un d'eux s'excusait de n'avoir pu apporter à ses camarades le concours de son syndicat, mais il ajoutait que le ministre serait dans l'impossibilité, avant peu, d'assurer les communications télégraphiques.

Messieurs, j'avoue, j'ai cru que cette déclaration était une fanfaronnade de réunion publique; à l'heure actuelle, je suis obligé de reconnaître qu'elle répond à une réalité. J'ai été avisé au cours de cette séance qu'une grande partie des lignes télégraphiques ont été coupées. (Mouvements.)

A cette nouvelle, un véritable cri de réprobation éclate dans la Chambre. On n'entend plus que ces mots: « Vandales! Bandits! Brigands! »

Le ministre continue:

Il faudra du temps et des efforts pour rétablir le service télégraphique. Si réellement des ouvriers se sont laissés entraîner à des actes de cette nature, qui n'ont rien à voir avec une grève loyale, ils ont commis là des actes de sabotage qui constituent dans les circonstances actuelles un véritable crime national. (Vifs applaudissements.)

Mais la Chambre peut être assurée que le gouvernement a conscience de ces responsabilités; il manquera à son devoir s'il se contentait de flétrir énergiquement de pareils actes, il faut qu'il en recherche les auteurs et que ceux-ci ne puissent échapper au châtiment terrible et juste qu'ils ont mérité. (Vifs applaudissements.)

Allez, le service a été repris. On a essayé d'écarter des violences, le personnel contre une fraction du personnel, celle contre laquelle il est plus facile d'user d'intimidation; je veux parler des dames du téléphone. Je sais les fatigues qui leur incombent; décidées à assurer le service, elles ont été outragées.

Plusieurs voix à l'extrême gauche. — Par M. le sous-secrétaire d'Etat.

M. le sous-secrétaire d'Etat des postes. — Y a-t-il un homme qui ose prendre la responsabilité de cette affirmation?

M. Bedouze. — Les agents l'affirment. Si vous voulez qu'une commission...

M. le sous-secrétaire d'Etat des postes. — Prenez-vous vous-même la responsabilité de cette affirmation?

M. le ministre des travaux publics. — Il n'est pas possible de greffer un incident personnel, injuste d'ailleurs, sur mes déclarations. Remis de ces violences, le personnel féminin est décidé à reprendre le service.

Il est une autre catégorie du personnel à laquelle j'ai le devoir de rendre hommage: ce sont les facteurs. J'ai reçu ce matin une délégation de ces employés, auxquels les grévistes faisaient appel au nom de l'esprit de solidarité. Ces braves gens n'ont dit que, si l'on assurait la liberté de leur service, ils refuseraient de se prêter à des actes qu'ils considèrent comme incompatibles avec leurs devoirs de républicains et de bons Français. Grâce à eux, nous aurons la possibilité d'assurer le service postal. (Applaudissements.)

Il ne reste plus qu'un point sur lequel le gouvernement ait à fournir des déclarations catégoriques. Si j'ai compris les observations

de M. Dumont et certaines interruptions, une fraction de cette assemblée aurait l'intention de demander à la Chambre de nommer une commission d'enquête pour examiner les causes de la grève et rechercher les abus qui pourraient exister dans l'administration postale.

Je déclare nettement que cette motion, quelle qu'elle soit, ne peut être l'œuvre de confiance, rencontrerait l'hostilité irréductible du gouvernement.

M. le marquis de Rosambo. — Vous êtes au-dessus de la Chambre!

M. le ministre des travaux publics. — Je ne suis pas au-dessus de la Chambre, ni au-dessous de mes devoirs. A l'heure actuelle, nous nous refusons à toute proposition d'enquête. Le moment viendra peut-être où il y aura lieu d'examiner la question de l'organisation des services, soulevée par M. Sembat, mais c'est la question de demain.

La question d'aujourd'hui est plus simple, sa simplicité la dégage que sa gravité. Il s'agit de savoir si les pouvoirs publics qui représentent la souveraineté nationale peuvent abdiquer devant des fonctionnaires en révolte et si les ministres sont responsables devant les fonctionnaires qu'ils nomment ou devant le Parlement qui les juge.

A la question ainsi posée, le Gouvernement a fait connaître sa réponse nette et précise: si je devais de la réponse de la Chambre, je ferais injure à son bon sens, à sa clairvoyance et à son patriotisme. (Vifs applaudissements répétés et prolongés.)

On propose d'afficher le discours du ministre et malgré une motion d'ajournement présentée par M. Sembat, l'affichage est voté par 307 voix contre 138. Ce n'est que justice. Un pareil discours est un acte, et un des plus courageux qu'un ministre ait osés.

Malheureusement, tout n'est pas fini et la séance est renvoyée à neuf heures et demie.

(SÉANCE DE NUIT)

A la reprise de la séance, M. Bedouze, un socialiste du Midi, qui avait un discours à placer, a, pendant plus d'une heure, dit des choses parfaitement inutiles que personne n'écoutait.

M. Wilm, autre unifié, lui a succédé. Plus bref que son collègue, il a reproché à M. Barthou d'avoir affirmé sans preuves que les ouvriers des lignes s'étaient livrés à des actes de sabotage. Et il a apporté une déclaration signée par des délégués du syndicat, affirmant qu'à aucun moment des actes semblables n'avaient été commis.

Cette déclaration a paru un moment impressionner la Chambre particulièrement nerveuse et houleuse. Mais M. Barthou, avec une netteté parfaite, a opposé à la déclaration des syndicats et à leur porte-parole M. Wilm, des faits précis que nous avons signalés plus haut. M. Barthou a lu les documents établissant que des fils ont été coupés. Ce sont les dépêches l'informant des sabotages.

Première dépêche:

Les lignes télégraphiques sont toutes sabotées, sans cesse vers Châlons-sur-Marne. Les communications télégraphiques deviennent impossibles.

Les lignes téléphoniques fonctionnent, sauf celles du Nord.

Secondo:

J'ai été avisé ce matin que 47 fils des lignes télégraphiques, téléphoniques et sémaphoriques ont été coupés la nuit dernière entre la gare de Boves et celle de Longue, sur la ligne de Paris à la frontière belge par Lille et Valenciennes. Il semble résulter de l'enquête commencée qu'il a été fait qu'un attentat a été commis par des personnes du métier et très au courant.

Le directeur du matériel et le chef du poste central télégraphique ont, continue le ministre, signalé dès après-midi que toutes les lignes télégraphiques, sauf celles vers Châlons, ont été sabotées et que les communications devenaient impossibles.

Pour rendre les communications télégraphiques impossibles, il n'est pas nécessaire de couper les fils de ligne. Il suffit de relier les fils de ligne à la terre ou de les relier les uns aux autres, « de les mélanger ».

Les seules lignes internationales qui fonctionnent à l'heure actuelle sont: Berlin, Mulhouse, Bâle, Zurich, Vienne.

Les seules grandes communications télégraphiques sont: Orléans, Bordeaux, Clermont, Lyon, Saint-Etienne, Brest, Le Mans et La Rochelle.

Cette lecture a soulevé l'indignation unanime.

Au surplus, tout le monde était fixé, et il ne restait plus qu'à sanctionner cette longue délibération par un ordre du jour.

Le président a donné successivement lecture de neuf papiers accordant ou refusant la confiance au gouvernement, demandant la nomination de commissions d'enquête. Et successivement d'innombrables orateurs ont expliqué leur vote et apporté des déclarations plus ou moins inutiles.

De ce fatras de paroles vaines, il importe de ne retenir que les très courtes explications de M. Charles Benoist, qui a dégagé la responsabilité des républicains modérés en précisant celle de la majorité qui, par ses complaisances politiques, a créé l'état de choses actuel, et celle de M. Danselet, qui a parlé dans le même sens.

Et la Chambre a voté. Elle a écarté, sur la demande du gouvernement, la nomination de la commission d'enquête et a finalement adopté un ordre du jour de M. Reinach déclarant que la Chambre était résolue à ne pas tolérer les grèves de fonctionnaires et donnant au gouvernement la confiance dont il a besoin pour faire rentrer dans l'ordre et le devoir les postiers révoltés.

La première partie de cet ordre du jour a été votée par 458 voix contre 169, la seconde par 308 contre 211.

Ensemble a été adopté par 361 voix contre 211.

Il était une heure du matin. La séance avait duré exactement neuf heures et demie.

Pas-Perdus.

LA SEPTIÈME JOURNÉE

Hier, septième jour de grève, les grévistes ne se sont pas reposés. C'est une manière paradoxale de dire qu'ils n'ont pas travaillé. Télégraphistes et postiers ont passé leur temps à écouter des discours véhéments, qui semblaient leur causer un vif plaisir. Heureusement, quelques dames téléphonistes ont bien voulu nous donner des « communications ». Sans doute, elles ne témoignaient pas d'un grand enthousiasme. Pourtant, qu'elles soient louées! Dans la « débâcle » générale, leur « alto » alto

étaient singulièrement consolants. Combien de Parisiens, accoutumés à maudire les demoiselles casquées, ont, hier, déclaré, en rattachant leur récepteur: « Tout de même, ce sont de braves filles! »

On ne peut nier que la situation ne soit extrêmement grave. Si l'on en croit un postier que nous avons rencontré hier, dans la cour du Central télégraphique, rue de Grenelle, elle serait inextricable. C'est un homme d'une trentaine d'années, d'apparence modeste et tranquille. Il s'exprime d'une voix égale, avec une parfaite politesse:

« Les journalistes ne nous soutiennent pas. C'est que le gouvernement les trompe. Je suis rédacteur au service technique. Ma femme est employée au Central télégraphique. Mon père travaille dans un bureau de Paris. Tous deux ont fait grève. Je ne les ai pas encore suivis, parce que cela ne servirait à rien. Mon service n'est utile que lorsque les employés sont à leurs postes. Mais je suis d'accord avec les grévistes. Je leur donnerai de l'argent, s'ils m'en réclament. J'abandonnerai ma situation, s'ils l'exigent. Je suis prêt à tous les sacrifices, monsieur. »

« C'est une folie. Vous seriez révoqué. Votre femme et votre frère seront révoqués. Déjà fonctionne un télégraphe de fortune. Encore un mois, et on pourra se passer de vous. »

« Non. On vous a dit que le télégraphe marche. Il ne marche pas du tout. Depuis le commencement de la grève, pas un appareil Baudot n'a fonctionné. Savez-vous ce qu'est l'appareil Baudot? Il est si admirable que six dépêches, grâce à lui, peuvent être transmises en même temps, sur un même fil. Mais songez à la délicatesse d'un appareil si compliqué. Il faut qu'un Baudot soit surveillé d'un bout de la journée à l'autre, par un « dirigeur ». Or, tous les dirigeurs sont en grève. »

« Qu'appellez-vous un « dirigeur »? »

« C'est l'employé qui est chargé de régler l'appareil, lequel se dérange à tout moment. Le dirigeur doit avoir pratiqué le Baudot pendant six ou huit ans, au moins. Sans son aide, l'employé qui frappe sur les touches du clavier ne transmettra que des télégrammes incompréhensibles. Il n'y a plus de dirigeurs. Donc, il n'y a plus de Baudot. »

« Il y a des Morse, et des Hughes. »

« Il y en a peu. Très peu. L'administration a pu assurer le service officiel, et celui des journaux. Elle sait bien que si les journaux ne recevaient pas de dépêches, la vérité serait connue de tous en quelques heures. La vérité est celle-ci: « Il n'y a plus, pour le public, de communications télégraphiques. »

« Mais, pourtant, les soldats du génie travaillent. Et je viens de voir sortir du bureau un grand nombre de dames. »

« Oui. Il y a des soldats qui ne savent presque rien. Il y a des dames qui connaissent le Baudot. Et je viens de vous dire qu'il n'y a plus de Baudot. Au reste, nous ne communiquons plus qu'avec Londres, Vienne et Berlin, — pour l'étranger. »

« Comment? »

« Les autres fils sont coupés. Les fils sont coupés? Mais dans vos réunions, vous affirmez qu'aucun acte de sabotage ne sera commis. Et les ouvriers déclarent même que si l'on coupait un fil, ils iraient aussitôt se mettre à la disposition de l'administration pour le réparer. »

« Je ne vais pas dans les réunions. Je vous ai dit que je n'étais pas en grève. Mais j'ai vu partir l'équipe qui allait couper les fils du Nord. Tous les journaux affirment que les communications avec Bruxelles étaient normales — mieux: merveilleuses. On en a assez. On a dit: Ça va changer. »

« Et les fils qui relient entre eux les bureaux de Paris? »

« Ceux-là passent dans les égouts. On ne pourrait aller les couper sans risquer d'être pris. Mais on a envoyé des « surveillants » les visiter. Qu'on se méfie des surveillants! »

« On réparera les fils. »

« On les coupera à nouveau. »

« Oui, dit quelqu'un à côté de nous, le citoyen Pauron, secrétaire du syndicat des ouvriers, a déclaré que les lignes étaient atteintes d'un « microbe spécial. »

Il la prise, déjà enchanté, en disant : « Enfin, une lettre ! » L'enveloppe brisée, il s'est trouvée que la lettre était ainsi conçue :

Monsieur, je vous prie de régler sans retard le terme échu de votre abonnement téléphonique.

Ainsi trouve-t-on matière à sourire dans les plus tristes événements.

Faut-il parler du télégraphe ? En vain a-t-on mandé de Saumur des cavaliers télégraphistes. Ils ne seront guère plus utiles que les humbles fantassins. D'abord, nous n'irons pas au guichet, puisque les fils sont coupés. On assure péniblement les communications officielles. Le problème du télégraphe reste insoluble. De Paris pour Paris, on peut encore téléphoner. De Paris en province et à l'étranger, on ne sait pas...

Depuis deux jours les télégrammes pour les villes de l'Ouest étaient portés à Versailles d'où ils étaient expédiés à leur adresse. Hier, les postiers de Versailles se sont réunis et ont décidé de refuser désormais le service supplémentaire.

Mme X... qui ne s'est pas présentée le 11 mars au bureau pour prendre son service est invitée à fournir dans les vingt-quatre heures une justification de son absence, faute de quoi elle devra se considérer comme suspendue de ses fonctions.

L'ingénieur en chef du service téléphonique de Paris, BOUCHARD.

Telle est la lettre que les dames téléphonistes ont reçue hier matin, à leur petit lever. Aussi un grand nombre d'entre elles ont-elles repris leur poste. Au bureau Gutenberg, on ne comptait que très peu de défections. Dans les autres bureaux, le service a été assuré à peu près normalement. Quelques tentatives de débauchage ont été sévèrement réprimées.

Il ne semble pas que les grévistes se décideront aujourd'hui à songer aux intérêts du pays. Ils continueront gaillardement à ruiner les commerçants. Et ils se griseront au Tivoli-Vauxhall, toute la journée, de l'éloquence du citoyen Granier, facteur marchand de vins.

Louis Latzarus.

DEUX EXEMPLES

Les employés des contributions indicielles sont des hommes paisibles. Ils tenaient à Paris leur congrès annuel. Ils l'ont terminé hier en déclarant « repousser, pour les associations de fonctionnaires, la forme syndicale ou fédérative, et attendre, avec une entière confiance dans le gouvernement, le vote du statut des fonctionnaires ».

Une délégation a été ensuite chargée de se rendre auprès du président du Conseil et du ministre des finances avec mission de leur donner connaissance de cet ordre du jour et de les assurer des sentiments les plus respectueux des membres de l'Association ainsi que de leur profond dévouement aux institutions républicaines.

Voilà qui nous change.

D'autre part, les présidents des grands groupes syndicaux parisiens : grains et farines — alimentation — commerce et industrie — alimentation en gros — tissus — bâtiment, se sont réunis à la Chambre de commerce, et ont arrêté le texte d'une lettre qu'ils ont adressée au ministre des travaux publics, et dont voici le passage le plus saillant :

Ils tiennent à déclarer nettement en son nom que, quel que soit le préjudice qui lui est causé, il ne saurait aucunement approuver une solution qui, pour limiter les conséquences d'une interruption désastreuse des transactions, paraîtrait considérer comme légitime le droit de grève des services publics.

Ils estiment qu'aucune assimilation ne peut être faite, au point de vue de l'exercice de ce droit, entre l'industrie privée dans laquelle les conditions du travail résultent de la loi de l'offre et de la demande, et les administrations publiques dont les conditions de fonctionnement ont été réglées par des actes de l'autorité en vue de la satisfaction d'un intérêt général, par des agents qui jouissent d'une situation privilégiée.

Dans ces conditions, et en attirant toute la sollicitude du gouvernement sur un état de choses qui est particulièrement dommageable pour les intérêts, qu'ils représentent, ils le prient instamment de mettre fin, avant tout, à un état de révolte qui se dissimule sous le fallacieux prétexte de l'exercice d'un droit, et qui ne saurait être toléré sans mettre en péril le fonctionnement de la vie nationale.

La lettre est signée de M. G. Lefebvre, contraindre de M. Boverat, Jouanny, Marguery, Muzet, Pinard, Prevet, Ricois et Villenim.

Il faut donner les noms de ces commerçants qui, dans des circonstances si graves pour eux, savent mettre l'intérêt général au-dessus de leurs intérêts privés si gravement lésés et donnent à tous un haut exemple de sens politique et de civisme.

G. D.

LA VIE DE PARIS

LE VASE D'OR

La reconnaissance est comme ces liqueurs d'Orient qui ne se conservent que dans les vases d'or.

Jules SANDAUL.

Nous avons, quand même, de petits dédommagements.

Nous sommes les bons contribuables. Un spectacle politique nous payons très cher nos places et nous n'obtenons jamais une « faveur ». Toujours pris entre le vendeur et le producteur, nous devons supporter les méfaits du mensonge. Nous sommes les malheureux intermédiaires qui assumons tous les frais de la guerre et nous ne gagnons aucune médaille, lorsque, la paix signée, les adversaires se réconcilient sur notre dos tordu.

Mais nous avons, cependant, en manière d'indemnité, quelques petits entretiens compensateurs. Nous en profitons sans rancune, sans méchanceté, avec l'indulgente philosophie de ceux qui ont fini par croire à la justice immanente.

Ainsi, M. Simyan nous a fait souffrir énormément, depuis deux ans. Cela dit sans reproche. Il est parvenu même, après l'incendie

de Gutenberg, à nous faire douter de la vieille maxime : « Le feu purifie tout. » Aujourd'hui, nous souffrons de ses employés, c'est-à-dire de ses adversaires, puisque, dans notre doux pays, les employés sont devenus irréductiblement les adversaires de leurs patrons. Sans doute, entre l'arbre et les écorces, nous sommes bien peu avantagés. Mais nous avons cette compensation de voir que M. Simyan est encore plus malheureux que nous.

M. Simyan fut célèbre. M. Simyan fut aimé. On croit toujours qu'un nouveau patron est plus généreux, qu'une nouvelle maîtresse est plus folle. Vous souvenez-vous combien M. Mougeot était devenu impopulaire quand M. Bérard fut appelé rue de Grenelle. Cependant, lorsque M. Bérard le bien-aimé fut remplacé par M. Simyan, les employés des postes célébrèrent l'avènement du nouveau souverain par des transports de joie. Il y eut à Mâcon, ou à Bourg-en-Bresse, un grand banquet républicain, à la fin duquel, avec une chaleur communicative, M. Subra célébra les mérites du Bienfaiteur des Postiers.

Subra, tu t'en souviens et veux t'assassiner.

A quel bon remonter à Mâcon ? Voici une coupure d'un journal de Paris, qu'un hasard, hier, a remis sous nos yeux. Ce journal porte la date du 17 novembre 1908.

L'assemblée générale de l'orphelinat des sous-agents avait deux jours auparavant voté cet ordre du jour :

Les délégués de Paris et des départements représentant les membres adhérents à la Société générale de l'orphelinat des sous-agents et ouvriers commissionnés des postes, des télégraphes et des téléphones, réunis à Paris en assemblée générale, le 15 novembre 1908, expriment à M. Simyan, sous-secrétaire d'Etat des postes et des téléphones, leur vive gratitude pour la bienveillance et la sollicitude qu'il a bien voulu toujours manifester à l'œuvre de l'orphelinat.

« Vive gratitude, bienveillance, sollicitude », ce n'était pas assez. Les délégués de Paris et des départements allaient plus loin :

Elargissant l'expression de leur reconnaissance, ils remercient le sous-secrétaire d'Etat d'avoir bien voulu, en s'inspirant de ses sentiments de justice et d'humanité, recevoir les vœux du personnel des sous-agents de notre administration, et aussi d'avoir appuyé auprès du Parlement les revendications de ses plus nombreux et reconnaissants subordonnés.

Ils espèrent que M. le sous-secrétaire d'Etat voudra bien, dans l'avenir comme dans le passé, leur donner son appui, et de lui exprimer leur gratitude et l'assurance de leur dévouement au gouvernement de la République, et à leurs fonctions professionnelles.

17 novembre 1908.

20 mars 1909.

Il n'y a pas plus de quatre mois ! *Sic transit* dans les postes et télégraphes où on ne transite plus.

A cette époque de carême, ce rapprochement inspirerait à un prédicateur une émouvante parabole : *Memento, homo quia pulvis es et in pulverem reverteris*... On pourrait citer aussi tout l'Ancien Testament, depuis le saint homme Job jusqu'au roi Saül, David et Salomon. On pourrait ajouter encore toute l'histoire des Empires et des Royaumes, toutes les tragédies... Et toutes les romances !

Car le printemps arrive demain matin, 21 mars, malgré la neige, la pluie et la boue. Et il n'y a pas de printemps sans romances, sans promesse d'aimer toujours, d'aimer plus que la vie, plus que la mort.

Les premiers serments
Qu'on fait entre amants
Sont pleins de promesses.
Regrets superflus,
Quand on n'aime plus,
Adieu les tendresses !

« Elargissant l'expression de leur reconnaissance... sentiments de justice et d'humanité... plus nombreux et plus reconnaissants subordonnés... expriment leur gratitude et l'assurance de leur dévouement au gouvernement de la République et à leurs fonctions professionnelles ».

En face de ces protestations du 15 novembre 1908, les proclamations, les affiches, les ordres du jour de la grève générale. Plutôt que de les reproduire ici, sans le grand accompagnement de l'Internationale, ne vaut-il pas mieux les résumer avec cette autre romance de saison :

Je t'ai rencontré simplement
Et tu n'as rien fait pour chercher à me plaire...

Mais, nous, contribuables, nous avons tout fait. Et nous sommes payés de la même ingratitude. Et nous payons encore, comme si nous étions responsables et coupables. Malgré le printemps, tout cela ne peut pas finir par des chansons.

Régis Gignoux.

Le Monde & la Ville

SALONS

— Au vendredi de la comtesse de Trédern, on a eu le régal d'entendre M. de Lubez, le sénateur mondain si apprécié, qui a chanté, entre autres choses, un duo avec la maîtresse de maison.

La vicomtesse des Touches, qui joue remarquablement de la harpe, s'est fait applaudir, ainsi que M. Maigieux, de l'Opéra, dans une fantaisie pour deux harpes de Saint-Saëns.

Grand succès pour Mme Hunebelle, qui a délicieusement chanté une mélodie de Henry Février, le *Bücher de Castillon*, et le duo d'*Aïda*, de Verdi, avec la vicomtesse de Trédern.

Mlle Thérèse Durozier tenait le piano d'accompagnement.

— Hier, dîner chez le marquis et la marquise de Breteuil.

Parmi les convives : Prince et princesse de Tarente, comte et comtesse de Molitès-Hirfield, née Bonaparte, Mme de Turbure, comte de Lorenz, colonel Chabaud, comte des Monstiers-Mérinville, Mme Thayer, M. Humbert, baron Marochetti.

— Reconnu avant-hier au five o'clock de Mme Ferdinand Blumenthal :

L'ambassadeur du Japon et la baronne Kurino, le ministre de Perse, comte d'Ormesson, marquis de Reversaux, comtesse Nostitz, comte de Briey, comtesse de Nemès-Hidveg, Mme Madeleine Lemaire et Mlle Lemaire, M. et Mme Prévost, Mme Caillaux, Mme et Mlle Xantho, la générale Winslow, Mme Charles Max, Mlle Fanny Reed, Mlle Amélie de Baron et baronne de Bérard, M. et Mme Willy Blumenthal, M. et Mme de Halpert, comte A. de Talleyrand-Perigord, comte de Reilhac, vicomte des Touches, comte Jacques de Briey, comte d'Andigné, comte de Gabric, comte Fleury, M. de Lara, M. Edmond Hess, M. de Montbrison, M. Henry Cachard, M. Hofmann, etc.

— Le cotillon restreint donné par la comtesse Raoul de Quelen et la marquise de Saint-Jean Lenticac a été très réussi et très élégant. Reconnu :

Duchesse et Mlle de Morny, comtesse et Mlle de Gramont, comtesse et Mlle de Gontaut, vicomtesse et Mlle de Jumilhac, vicomte et Mlle de Kergarion, marquis et Mlle de Montglat, comtesse et Mlle de La Tour du Pin, baronne et Mlle de Fleury, marquise de Sinéty et Mlle de Fleury, baron et Mlle de La Grange, comte et Mlle de Courtais, baronne et Mlle de Caze, comtesse et Mlle de Saunisse, comtesse et Mlle de Diebach, comtesse et Mlle Clary, comtesse et Mlle d'Yanville, baronne et Mlle d'Arquimvillers, marquise de Pracomtal, baronne et Mlle de Venevelles, marquise et Mlle de mar-

quisse de Rosambo, baron et baronne de Wedel-Jarlsberg, vicomte et vicomtesse de La Tour du Pin, comte et comtesse Odon de Lubersac, comte et comtesse P. d'Armon, M. et Mme de Sauty, comte et comtesse de Pange, comtesse d'Esry, prince de Beauvais, marquis de Malley, comte de Nottin-Lemaire, comte et comtesse de Mélovan, comte des Cars, comte A. de Talleyrand-Perigord, prince Galitzine, comte de Dampierre, comte Appony, comte O. de Jumilhac, comte A. de Pourtales, vicomte de Poux, comte de Gabric, M. de Néldow, comte S. de Montebello, M. de Radwan, comte de Neuville, baron de Grovostins, etc.

— Soirée musicale très réussie chez Mme Kinen qui a chanté de façon remarquable des airs de Fauré, de Schubert, de M. Duparc, de Saint-Saëns, Mlle Segond a remporté le plus grand succès dans des airs de Handel, Bach, Fauré, Bizet, Duparc, puis a chanté deux duos avec Mme Kinen qui ont été acclamés par une assistance d'élite. Reconnu :

L'ambassadeur des Etats-Unis, le ministre de Norvège et baronne de Wedel-Jarlsberg, marquise de Pracomtal, marquise de Mun, Mlle Standish et Mlle de Montesson, comte et comtesse Louis de Montagu, Mme et Mlle Segond, marquise et Mlle de Montagu, Mme Achille Fould, comtesse J. de Bryas, Mme Madeleine Lemaire et Mlle Lemaire, comte et comtesse d'Armon, Mme Jameson, Mme de Turbure, M. et Mme de Bos, M. et Mme Corrigan d'Orelli, comte et comtesse Louis de Lasteyrie, M. et Mme Ch. de Bos, M. et Mme de Torre, M. et Mme Henri Hottinguer, baron et Mlle de Bethmann, MM. Bonnat, Jean Bérard, comte de Castellane, M. Graham, comte de Gabric, MM. Barclay, Henri Martell, de Radwan, Mergholynok, Saint-Hilaire, Jacques White, Edmond Hesse, Verdé-Delisle, comte et comtesse Bertrand d'Armon, baron et baronne Robert de Rothschild, comte et comtesse de Lasteyrie, comte et comtesse colonel, baron Marochetti, Mlle deffendi, etc.

— Aujourd'hui 20 mars, soirée musicale chez Mme A. Vlasto.

— Mme A. de Taffa van Hoonholtz étant très grippée ne recevra pas aujourd'hui. Elle ne reprendra ses samedis qu'au mois de mai.

RENSEIGNEMENTS MONDAINS

— S. A. R. la princesse de Galles, accompagnée par la comtesse de Bradford, a daigné visiter la « Doré Gallery ». Elle a parcouru avec grand intérêt les diverses salles où se trouvent exposées les œuvres de baron Rodolphe d'Eranger, de sir Hubert Medleycott, de John H. Léonard et de John Shapland.

— De Monte-Carlo :

La princesse Stourdz, née Mavrocordat, a heureusement mis au monde un fils qui a reçu les prénoms de Demetri-Michel.

— De Palerme :

« La saison bat son plein, malgré les craintes de certains alarmistes auxquels les faits se chargent d'opposer le plus triomphant démenti... »

— Dimanche, bataille de fleurs des plus animées dans le parc de la Favorite.

— Le cercle des Sports, dont le chev. V. Florio est l'actif président, publie la liste des champions de son tournoi annuel de lawn-tennis, rendez-vous de toutes les élégances de Palerme et d'ailleurs.

— Les thés dansants du jeudi et du dimanche, qui ont été le cercle des étrangers de la villa Igica, sont chaque semaine plus brillants et plus suivis. A l'occasion de la mi-carême, le comité du cercle annonce un grand bal dont le cotillon promet d'agréables et somptueuses surprises.

— Aux gaietés du moment, on pourrait ajouter la double action des deux candidats en présence, dont l'un se prétendant élu, puis le 7 par 5 voix de majorité, s'est retiré du scrutin de ballottage, ou son adversaire fut à son tour élu le 14 sans concurrent, par 1,737 voix sur 5,519 inscrits. Il semble difficile d'être plus... parlementaire.

— De Berlin :

Les cinq o'clock qui se succèdent dans la grande salle de l'hôtel « Der Kaiserhof », si artistiquement ornée de fleurs, attirent toujours dans le bel hôtel allemand l'élite de la société berlinoise.

Le thé qui fut offert récemment par le Comité composé de Mmes Liebers, Chrambach, Karo-Koltzenberg et Werthauer fut tout à fait sensationnel par son luxe, son éclat et son agrément.

Mmes Emilie Horz, Marie Goette, Parbo, de l'Opéra Royal, Else Kupper-Baudou, du Deutsches Theater, Mlle Elsa Dankewitz, miss Edna Gunnar-Petersen, Mlle Marg. Knüpfer, miss Reynolds et MM. Giampietro, le docteur Marx Möller et le conseiller Werthauer obtinrent un très vif succès au cours de la représentation du programme très heureusement choisi.

Le thé qui fut offert récemment par le Comité composé de Mmes Liebers, Chrambach, Karo-Koltzenberg et Werthauer fut tout à fait sensationnel par son luxe, son éclat et son agrément.

Mmes Emilie Horz, Marie Goette, Parbo, de l'Opéra Royal, Else Kupper-Baudou, du Deutsches Theater, Mlle Elsa Dankewitz, miss Edna Gunnar-Petersen, Mlle Marg. Knüpfer, miss Reynolds et MM. Giampietro, le docteur Marx Möller et le conseiller Werthauer obtinrent un très vif succès au cours de la représentation du programme très heureusement choisi.

CHARITE

— L'Association franco-irlandaise de Saint-Patrick vient de célébrer la fête nationale irlandaise de Saint-Patrick. Une messe en musique fut dite à Notre-Dame des Victoires, et un grand banquet, suivi de bal, eut lieu dans les salons Malakoff.

— Au champagne, des toasts très applaudis ont été portés par M. et Mme de Gonne, M. de Crémant, M. Jean Mallye et M. Léon de Montgolfier.

Le bal qui suivit ce banquet fut excessivement brillant et se prolongea jusqu'au petit jour.

— Lundi prochain, 22 mars et mardi 23 aura lieu, 53, rue Saint-Dominique, en l'hôtel de Mlle Cibiel, présidente de l'Œuvre du Perpetuel secours, la vente annuelle au profit de cette œuvre.

Voici les noms des Dames qui ont promis leur concours pour cette vente :

Comtesse de Banneville, Mme Bénédict, Mme Bonnat, vicomtesse Bernard de Bonneval, comtesse de Borniol, Mlle Caillaux, comtesse Capenist, Mme de Carril, comtesse de Cordova, comtesse Delionotti, Mme Fleury, baron de Galemberg, Mlle Garnier, Mme Guérin, Mme de La Vallée, Mme Maguelonne Lefebvre, Mme Longueville, comtesse Lunzi, Mme Arthur Meyer, Mme Michel, Mme de Montbrison, comtesse de Pellerin, Mlle Pelteureau, Mme de Pomarols, marquise des Reaux, Mme de Saint-Sauveur, Mlle Sevestre, Mme Smith, Mlle Vaccaresco, Mlle Valsamacki, marquise de Verdun, comtesse de Viel-Castel, vicomtesse de La Villeon, Mme Weil.

Pour tenir le buffet : Mlle d'Abouville, Duran y Rivas, de Forceville, Huot, Perrigot, de Simencourt.

MARIAGES

— Le mariage du vicomte Jules de Guerry de Beaugard avec Mlle Germaine de Trémont, a été célébré en l'église Saint-François-de-Sales.

Les témoins du marié étaient : le comte de Beaumont de Vercueil d'Amey, son oncle, et le vicomte Henri de Guerry de Beaugard, lieutenant au 7^e hussards, son frère ; ceux de la mariée : le commandant A. de Trémont, son oncle, et le comte de Sarrazin, son cousin.

En raison du décès tout récent de la comtesse de Nesmond, grand-mère de la mariée, la cérémonie a eu lieu dans l'intimité.

— Rappelons que c'est le 24 mars, à une heure et demie, que sera célébré au temple israélite de la rue de la Victoire le mariage du baron Robert de Gunzburg avec Mlle Lucie Deutsch de la Meurthe.

Mme Emilie Deutsch de la Meurthe recevra après la cérémonie.

— Mlle Noël Georges Bertrand, fille du peintre bien connu, est fiancée à M. Pierre Margarith, fils de l'agent de change parisien.

DEUIL

On vient de célébrer, à Cannes, les obsèques de M. Victor Dugas, décédé en son domicile, villa des Anges, à la suite d'un accident de cheval. Il était le père de M. Paul Dugas, de la comtesse René Le Bault de La Morinière et de Mme Pierre de Lestapis.

— Nous apprenons la mort de M. Albin Martin, père et beau-père de M. et Mme

André d'Eichthal et de M. et Mme Henri Puerari.

— On nous annonce la mort de M. Valère Mabile, le grand industriel français, établi en Belgique depuis 1858, décédé à Bruxelles, à l'âge de soixante-neuf ans.

Ferrari.

PETIT CARNET

— Mme ELEANOR ADAMI, qui dirige à Paris, 5, rue Cambon, avec tant de succès, la fameuse Ecole de beauté féminine, vient d'envoyer à Nice, pour la supplier auprès des mondaines que retient la tiédeur de la Côte d'Azur, une de ses plus habiles praticiennes. Installée à l'Hôtel Continental, à Nice, Mlle Wilson se rendra à l'invitation des dames en villégiature à Nice, Cannes et environs, qui voudront expérimenter la méthode de Mme Adami, appliquer ses procédés de culture esthétique et se procurer ses préparations merveilleuses. Ecrire à Mlle Wilson, pour recevoir franco la notice explicative. — P. G.

La Crise orientale

En Autriche-Hongrie

Vienne, 19 mars.

Toutes les informations s'accordent à constater une sensible détente dans la situation internationale et à prévoir l'arrangement pacifique du conflit austro-serbe.

Pourtant la situation sera seulement tirée au clair par la réponse de la Serbie à la nouvelle note austro-hongroise qui sera remise au gouvernement serbe par le comte Forgach, seulement mardi ou mercredi de la semaine prochaine. Cette note sera conçue dans une forme absolument diplomatique mais ne laissera aucun doute à la Serbie que l'Autriche-Hongrie demande une réponse précise et non équivoque.

Vienne, 19 mars.

La Chambre des députés discute la loi sur les recrues. Tous les orateurs, sans distinction, expriment le vœu et leur confiance que la paix sera maintenue.

Tous les orateurs, à l'exception des socialistes et des tchèques-radicaux, déclarent qu'en présence de la situation dangereuse actuelle, il est du devoir des représentants du peuple de voter la loi sur les recrues.

Les députés tchèques ajoutent que leur vote en faveur de la loi ne touche aucunement à leur position d'opposition vis-à-vis le gouvernement.

MM. Ebenhoch et Chiari exprimeront la haute satisfaction des partis allemands de la fidélité de l'Allemagne.

M. Chiari dit :

Nous voulons la paix, mais non à tout prix et non plus en abandonnant l'honneur de l'Autriche ; nous ne voulons pas maintenir la paix aujourd'hui avec le devoir de faire la guerre demain avec des sacrifices beaucoup plus grands.

M. Susteris, Slovene, déclare :

Plus que les autres partis, les Slaves du Sud, nous désirons de tout notre cœur le maintien de la paix, car en cas de guerre nous devrions nous battre contre nos propres frères ; tous les peuples de l'Autriche et aussi les Slaves du Sud feront complètement leur devoir en cas de guerre contre la Serbie.

Les bruits contraires sont une illusion naïve.

L'orateur laisse entendre aux Serbes qu'ils seront vaincus et peut-être commandés par des Magyars ; il fait appel à la Russie pour faire valoir, à la dernière heure, à Belgrade, avec toute son énergie, son influence en faveur du maintien de la paix.

Le ministre de la défense nationale, M. Georgi, fait ressortir que le vote de la loi sur les recrues est d'autant plus grave qu'à ce moment les yeux de toute l'Europe sont dirigés sur nous.

Notre armée forte et unie par le même esprit unanime est prête à suivre l'appel du souverain et à prouver sa fidélité par sa vaillance et que l'assiduité des citoyens a produit.

Le ministre remercie les divers orateurs de leur appréciation sur l'armée et il invite la Chambre à témoigner sa confiance dans l'armée par le vote de la loi.

Plus unanime se produira le vote, plus important sera l'effet au dehors en faveur de la paix que nous désirons, non moins que les députés, et que nous espérons pouvoir maintenir.

Le ministre se félicite.

La loi sur les recrues est ensuite adoptée par 289 voix contre 103.

M. Breiter demande à interpellier sur la prétendue mobilisation et les autres préparatifs de guerre.

Le ministre-président, M. de Bionerth, déclare qu'il n'a rien à ajouter aux déclarations que le ministre de la défense nationale a faites hier, et il constate que les assertions soulevées par l'interpellation ne répondent pas aux faits.

En Serbie

Belgrade, 18 mars.

Hier a eu lieu, sous la présidence du Roi, un conseil des ministres qui a duré quatre heures et qui, selon les bruits qui courent, a eu trait à la position que prendra la Serbie à l'égard de la nouvelle démarche attendue de la part de l'Autriche, ainsi qu'aux mesures militaires que la Serbie aurait à prendre dans le cas où les informations annonçant la mobilisation seraient confirmées.

La réponse russe à la notification d'entente austro-turque a causé ici une exaltation joyeuse, et reste l'aspect de la ville est normal et aucune inquiétude apparente ne s'est manifestée, malgré certaines nouvelles alarmantes répandues au sujet de la prétendue mobilisation de l'Autriche-Hongrie. On considère ces mesures comme un moyen coïteux employé en vue de déterminer les puissances à appuyer les exigences austro-hongroises vis-à-vis de la Serbie ; on assure que l'Autriche ne pourra rien entreprendre contre la Serbie parce qu'elle n'a aucun motif de le faire.

Constantinople, 18 mars.

M. Benadovitch, ministre de Serbie, tient vis-à-vis de la Porte et des ambassadeurs un langage pacifique ; il déclare que la Serbie ne veut pas la guerre et que l'espoir existe toujours pour une entente en vue du maintien de la paix.

La conférence

Rome, 19 mars.

A la communication faite par l'Autriche-Hongrie aux grandes puissances, l'Angleterre a répondu en donnant acte de sa réception.

UNE BONNE NOUVELLE

On a annoncé l'apparition d'une voiture légère ayant tous les avantages des grosses voitures, solidité, rapidité, etc. Il s'agissait de la 10-chevaux Cotin-Desgouttes, 4 cylindres, vendue toute carrossée en double phaéton, 7,500 francs. Cette merveilleuse création automobile pourra être essayée à partir du 1^{er} avril, sur demande adressée à M. Dumaine, directeur de l'Agence Cotin-Desgouttes, à Paris, 11, rue de la Boétie.

(A Voir l'importante dépêche publiée par le Figaro du 14 courant, à l'occasion du décès de M. le comte d'Armon, ministre des Affaires étrangères, et le communiqué officiel de la Porte.)

du protocole, avec des réserves sur les décisions éventuelles de la conférence.

La Russie a répondu en confirmant la nécessité de la réunion d'une conférence et ses dispositions pour s'entendre avec l'Autriche-Hongrie et les autres puissances au sujet de la réunion de la conférence.

L'Italie a fait remarquer que, par suite de l'acc

NOTRE
PAGE MUSICALE

La décentralisation musicale a décidément accompli depuis quelques années de sérieux progrès en France, et l'on voit avec plaisir s'ouvrir aux jeunes talents, de nouveaux et de précieux débouchés, grâce aux efforts et aux sacrifices que imposent nos grandes scènes de province. C'est ainsi que le théâtre de Nice nous donnait récemment le *Quo Vadis* de Nougès, dont nous avons signalé le succès, et que le théâtre de Lyon représentait le mois dernier la *Glanuse*, œuvre inédite de M. Félix Foudrain, le jeune auteur de ce délicat petit acte, le *Point d'Argentan* qui naguère fut si sympathiquement accueilli à l'Opéra-Comique.

M. Foudrain s'est fait lui-même sa propre éducation musicale : il n'a point éprouvé les avantages et les inconvénients de l'enseignement officiel, et il faut reconnaître qu'il n'y a rien perdu. Remarquablement doué, il avait témoigné dans le *Point d'Argentan* de ses aimables qualités de fine sensibilité et de charme ; il a prouvé avec la *Glanuse*, qu'il possédait un réel tempérament dramatique et que son talent, que l'on croyait simplement délicat, ne manquait ni de vigueur ni d'audace.

Le succès de cette curieuse et très vivante partition, dont nous publions un fragment en annexe au second acte, a été assez décisif pour que l'on puisse espérer l'applaudir bientôt à Paris.

René Lara.

Le Concours hippique

Les chevaux de classes qui seront logés, pendant le concours, au Grand Palais, sont arrivés hier soir, presque tous, et ont été placés, après un examen, dans les deux cent soixante stalles aménagées pour eux dans les écuries du sous-sol.

Ils passeront, aujourd'hui, à une heure, devant la Commission d'admission, présidée par le comte Roderer et qui se compose des comtes Karl et René de Beaumont, de MM. J. de Boitelle, le comte Gérard du Douët de Gravelle, le comte d'Esterno, le comte Guélin et le vicomte de Saint-Genys.

Les chevaux engagés dans les classes de sélection arriveront au concours que le 3 avril.

Les épreuves commenceront demain dimanche, les derniers travaux d'aménagement des tribunes et de la piste ont été poussés hier avec la plus grande activité. Dans la soirée, grâce aux instructions du baron du Teil, président de la Société hippique, et aux soins de M. Georges Collière, secrétaire général, admirablement secondé par MM. Brière et Roze, ses adjoints, tout était prêt. On a fait circuler sur la piste un appareil électrique aimanté, fort curieux, ayant pour objet de recueillir tous les clous perdus par les charpentiers et menuisiers et qui trop souvent blessaient les chevaux.

Quatre jurys suivront les épreuves de chevaux attelés seuls. Leur composition a été définitivement arrêtée, hier ainsi qu'il suit :

Épreuves des lundi 22 et mardi 23 mars. — MM. le comte de Guébriant, président ; marquis de Bally, comte G. de Bonvouloir, comte J. de Felcourt, H. de Fontenay, vicomte de Matharel, Nouvillet.

Épreuves des mercredi 24 et jeudi 25 mars. — MM. le baron de Neufville, président ; comte de Frauenberg, comte d'Andigné, comte R. de Beaumont, marquis de Cornulier, comte Guélin, L. de Neuville.

Vernissage du Salon de l'Hippique aujourd'hui.

Ch. D.

UNE MANIFESTATION ANTIALCOOLIQUE

La Ligue nationale contre l'alcoolisme, fédération des principales sociétés antialcooliques françaises, était présidée depuis plusieurs années par M. Emile Cheysson. C'est à lui, en partie, à son enthousiasme, à son ingéniosité, que la Ligue doit son succès.

Le dis : son succès. Car il semble bien que la consommation de l'alcool tende à baisser dans les grandes villes, et, au moins, s'il faut en croire la statistique officielle, des quantités d'alcool pur imposées en 1907, Paris aurait consommé, par habitant, moitié moins qu'en 1897. A Lyon, Marseille, Grenoble, la baisse est sensible aussi. Or, c'est à la propagande antialcoolique et à l'interdiction de l'alcool dans les casernes que l'administration attribue, autant qu'à la réforme des octrois, cette diminution de consommation.

Dans les villes du Nord, la réduction, un peu moins accentuée, semble plus continue, comme si la lutte contre l'alcoolisme était

une cause plus opérante que les augmentations de taxes.

La Ligue change de président. Mais elle garde une trop vive reconnaissance à l'apôtre qui la dirigeait pour ne pas vouloir le lui témoigner et constater le succès de l'œuvre entreprise.

Elle a donc organisé, pour le mardi 23 mars, à quatre heures et demie, dans les salons de M. Jean Dollfus, 35, rue Pierre-Charron, une réunion en l'honneur de M. Cheysson, hier encore son président effectif, aujourd'hui son président d'honneur. Des cartes ont été à la disposition des admirateurs de l'homme et de l'œuvre, à la Ligue, 50, rue des Ecoles.

Et, comme M. Cheysson avait eu l'excelle-
lente pensée d'associer la femme française à la lutte contre l'alcoolisme, la réunion de mardi se trouve organisée par un comité de patronage ainsi composé :

Mmes Paul Bert, baronne Philippe de Bourgoing, Casimir-Périer, Mlle Chaptal, MM. comtesse Louis Cahen d'Anvers, Jules Ferry, Georges Goyau, comtesse d'Haussonville, Edouard Kahn, princesse Murat, Le Play, Ribot, comtesse de Saint-Seine, Jules Siegfried, duchesse d'Uzes, douairière.

Il semble bien, comme nous l'écrivait la *Zigzag*, que la trêve des partis se soit faite pour fêter cet homme de bien.

Ed. F.

LA JOURNÉE

Obsèques : Mme Marcel Cocteau, femme du notaire parisien (Saint-Clément, midi). — Mlle Edith Phillips, née de Louvencourt (église de Saint-Cloud, 11 heures).

Assemblée générale : L'Association des Journalistes parisiens, assemblée annuelle (Palais d'Orsay, 3 h. 1/2).

Exposition : A la Galerie Georges Petit, 8, rue de Solferino, exposition des paysages, natures mortes et figures décoratives de F. Picabia. — Vernissage du Salon de la Réunion des peintres et sculpteurs de chevaux (Grand Palais, Champs-Élysées).

Concours hippique : Première journée : Examens des chevaux de classes par la commission d'admission.

Cours et conférences : Institut catholique, 19, rue d'Assas : M. de Lamazelle, sénateur : « Les Problèmes sociaux de l'heure présente » (4 heures). — M. Gautherot : « Quelques chefs de la Révolution avant la Révolution » (5 h. 1/2).

École des hautes études sociales, 46, rue de la Sorbonne : M. Léon Rosenthal : « Les Vénitiens : les Vivarini, Carpaccio, les Bellini » (4 h. 1/2). — M. Marcel Sembat, député : « L'Etat et la Production » (5 h. 1/2).

Collège libre des sciences sociales, 28, rue Serpente : M. Broda : « Le Socialisme d'Etat en Australie » (4 h. 1/2). — M. Lagardelle : « Les idées préconçues » (5 h. 1/2).

Muséum d'histoire naturelle, M. Arnaud : « Hydrates de carbone, sucres et glucosides » (4 heures). — M. Henri Lecomte : « Les Phytogènes » (10 heures). — M. Van Tieghem : « Organographie et physiologie végétale » (9 heures). — M. Jouin : « Zoologie » (10 h. 1/2). — M. Lunet : « Les Moteurs marins à explosion » (23, boulevard des Capucines, 9 heures). — M. L. Madelin : « La Littérature pour la langue française en Amérique » (8 h. 1/2, rue de Grenelle, 2 h. 1/2). — M. le docteur Suarez de Mendoza : « Les Méfaits, la prophylaxie, le traitement de la tuberculose » (457, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

Informations

Le syndicat de la Presse parisienne (directeurs des journaux politiques) s'est réuni en assemblée générale annuelle, sous la présidence de M. Jean Dupuy.

Ont été élus membres du comité pour quatre ans : MM. Adolphe Brisson, *Annales politiques et littéraires* ; M. Maurice Dejean, *Petit Journal* ; Charles Pevet, *Petit Journal*.

A été élu pour un an : M. Bouvattier, *Croix*, en remplacement de M. Edouard Drumont, démissionnaire.

Le comité ainsi constitué a procédé au renouvellement de son bureau, qui reste ainsi composé :

Président : M. Jean Dupuy, *Petit Parisien* ; vice-président : M. de Nalèche, *Journal des Débats* ; secrétaire : M. Berthoulet, *Liberté* ; trésorier : M. Calmette, *Figaro* ; secrétaire général administratif : M. G. Lavièvre.

Le Comité général des Associations de la Presse française, a tenu hier son assemblée générale annuelle.

Après avoir entendu lecture du rapport du secrétaire général et l'exposé financier dressé par le trésorier, il a procédé à la nomination de son bureau, qui est ainsi constitué pour l'exercice 1939 :

Président : M. Jean Dupuy ; vice-présidents : MM. Alfred Mézières, Paul Strauss, Étienne de Laferrière, Gustave Dubay, Xavier de Lassel, Ernest Baugnot.

Secrétaire général : M. Ferdinand Réal ; trésorier : M. Avrand-Degorge ;

Secrétaires : MM. Mario Sernat, Maurice Schwob, Paul Boutros, Émile Penot.

La Chambre syndicale des imprimeurs lithographes de Paris a, dans son assem-

blée générale a constitué comme suit son conseil d'administration pour l'année 1939 : président, M. Jonet ; vice-présidents, MM. Englebert et Gustave Dupuy ; secrétaire, M. Plouvié ; secrétaire adjoint, M. Pichot ; trésorier, M. Henri Deschamps.

Causeries. — Les « causeries » sur les oeuvres de Balzac, continueront, à la Maison de Balzac que Mme Caristie-Martel vient, en l'éclairant de son beau talent, d'inaugurer avec M. Eugène Tardieu, secrétaire général des « Amis de Versailles ».

Mme Caristie-Martel a dit ensuite avec succès de beaux vers de M. Pierre Vierge. M. de Royanmont, conservateur du musée, présidera.

La mode. — Une mode excellente qui se répand depuis quelques années consiste à apprendre aux jeunes filles un métier manuel. Parmi celles-là, il faut citer en première ligne pour les jeunes filles, quelle que soit leur condition, le blanchissage du linge fin, le repassage, l'amidonage, l'empesage, etc. C'est une science qui convient à leurs goûts et qui peut toujours leur être utile, surtout à notre époque où le linge tient une si grande place dans la toilette et en est souvent le principal luxe.

Exposition. — L'exposition d'agnelles de Mlle Mathilde Sée obtient un si vif succès et la foule des visiteurs qu'elle attire chaque jour à la galerie Georges Petit est si nombreuse qu'il vient d'être décidé de la prolonger jusqu'à sa dernière limite. Elle restera donc ouverte, pour le plus grand plaisir des amateurs d'art, jusqu'au dimanche soir 21 courant.

La maison électrique. — On ouvrira ce soir, à huit heures, au public, une maison dont l'inauguration eut lieu récemment en présence de quelques notabilités parisiennes et qui est appelée à un très vif succès. Elle est située 24, boulevard Poissonnière, et elle a été machinée de façon prodigieuse par M. Georgia Knap, qui en a fait une maison électrique, celle où tout se fait à l'électricité, la cuisine, le service, dont toutes les pièces sont machines de façon à défendre le locataire contre les cambriolages, les incendies, et à supprimer par lui toutes les difficultés de la vie. C'est étonnant, et sans nul doute il y aura foule de soir à huit heures, et à partir de demain, tous les jours, de deux heures à six heures de l'après-midi, et de huit heures à onze heures du soir, dans cette maison merveilleuse.

Sur mandat de M. Joliot, juge d'instruction, M. Guy de Bouteiller a été arrêté hier comme étant l'un des personnages qui ont essayé de décoller la statue de Zola à Suresnes.

Le prévenu a choisi pour défenseur M^e Maignien.

Arrêté par un pasteur. — Le pasteur Soulié, du temple protestant de la rue Rouquie, se trouvait avant-hier soir, à dix heures, dans son appartement rue d'Assas, lorsqu'il aperçut sur le toit de la maison portant le numéro 15 un individu qui, après avoir traîné un ballot blanc, le faisait tomber sur le balcon d'un immeuble en construction, où il allait peu après le récupérer.

Le pasteur descendit en toute hâte dans la rue et saisit au collet le cambrioleur qui dégringolait après avoir chargé le ballot sur son dos. Le voleur est un sieur Massias, un repris de justice, qui venait de cambrioler l'appartement de M. Hermann, rentier.

La colère du mari. — Un drame de la jalousie s'est déroulé l'avant-dernière nuit place de la Chapelle. Les époux Poirier, mariés depuis un an, et demeurant à la Plaine-Saint-Denis, sortaient du théâtre Molière et attendaient un tramway pour rentrer chez eux, quand ils se prirent de querelle.

Le mari reprochait à sa femme d'avoir encouragé par son attitude les oûlades d'un spectateur. La femme ayant répliqué par une injure, Poirier s'élança sur elle, et, après lui avoir arraché son chapeau, la prit par les cheveux et la renversa sur le sol.

En tombant, la malheureuse se fractura la crâne sur le bord du trottoir. Elle a été transportée à l'hôpital Lariboisière dans un état alarmant.

Jean de Paris.

AVIS DIVERS

GANT PERRIN

45, AVENUE DE L'OPÉRA, 45
LE VENDREDI, GANTS HORS SÉRIE

TÉLEGRAMMES & CORRESPONDANCES

La méningite à Evreux. — Le treizième décès dû à la méningite cérébro-spinale vient de se produire, c'est celui d'un cavalier du 6^e dragons.

L'épidémie n'est plus limitée à la ville. Les réserves qui ont fait leur période en février ont rapporté le microbe dans leurs familles et l'ont communiqué aux personnes de leur entourage, si bien que plusieurs foyers d'infection sont signalés dans l'Eure et le Calvados où le service sanitaire s'efforce d'enrayer le mal.

A Evreux, un des quatre infirmiers médaillés par M. Chéron pour son dévouement pendant l'épidémie est atteint aujourd'hui de méningite. Un autre cas est signalé dans la population civile.

Les grèves de Mazamet. — Les violences commencent hier dans l'après-midi par les grèves des ouvriers pendant la nuit entière et sont allées s'aggravant.

Toutes les usines situées le long de la ri-

vière de l'Arnette, au nombre d'une quinzaine, ont été l'objet de dégradations de la part des grévistes.

L'Arnette roule au fond d'un ravin aux pentes escarpées, au flanc desquelles sont accolées les usines. Des tentures ont été défoncées, les chassés vitrés brisés, les hangars ont été démolis ; les canaux d'arrosage obstrués, des fils téléphoniques avaient été au préalable coupés.

Un bataillon du 143^e d'infanterie est arrivé ; on en attend un second destiné à occuper toutes les usines et à protéger les machines.

Des grévistes ont été arrêtés et conduits à Castres dans la nuit.

Le préfet et le sous-préfet sont, en permanence à l'hôtel de ville.

Aujourd'hui la journée a été calme.

I Argus.

LES CONCERTS

Concert Félix Mottl. Concert Selma Hutz

C'est une des plus intéressantes manifestations de cette saison musicale que nous devons à l'initiative de la Société Philharmonique ; intéressante par son programme, intéressante par sa réalisation, en ce qui concerne du moins le chef d'orchestre qui était Félix Mottl.

Mais avant de rendre à ce dernier l'hommage admiratif qui lui est dû, il convient de regretter que les éléments instrumentaux dont il disposait n'aient point été tous de la qualité qui convenait. Si éminent que soit le chef, si évidente son autorité, si grande son entente des mouvements justes, des accents expressifs, il ne saurait cependant communiquer, en même temps que son intelligence de l'œuvre, un jolissement à un hautbois, ou de la stréte aux cors ; ce sont là des qualités qu'il s'agit de Wagner, des dialogues, des phrases expressives, de l'Enchantement du vendredi saint, ou de Siegfried-Idylle, les imperfections, dans la qualité du son, dans sa justesse comme dans la virtuosité, prennent une importance capitale.

Et cependant, malgré cet orchestre inégal, cette soirée est l'une des plus belles, des plus émouvantes auxquelles nous ayons assisté depuis longtemps. Il y a dans l'attitude même de M. Mottl au pupitre, dans l'expression qui lui communique aux œuvres, quelque chose qui commande l'admiration. Et cette domination n'emprunte rien aux effets des virtuoses de l'orchestre ; elle tire sa puissance de tout autre chose que des mesures physiques. Elle n'est jamais brutale ; elle est simple, convaincante, amoureuse, simple, simplement par l'amour intense qu'il porte aux œuvres qu'il interprète, qu'il revêt à nouveau, chaque fois qu'il monte au pupitre, par l'intelligence qu'il en a, par l'éloquence simple et profonde de son interprétation. Il a l'expérience de son art, mais nulle routine de son métier.

M. Mottl a une tendance à ralentir certains mouvements ; ce ralentissement n'est que surprenant dans l'ouverture de *Trauerwald*, mais à la fin de l'ouverture de *Maîtres chanteurs*, il devient plus qu'un effet, c'est l'admirable geste d'un artiste, qui a merveilleusement aimé et compris la poésie robuste et fièvre de l'ouvrage.

D'entre toutes les œuvres qu'il a conduites, c'est assurément le prélude de *Tristan* où sa sensibilité s'affirme le plus complètement.

La passion ardente, mais qui s'efforce à se contenir, que portent en elles ces pages, se retrouve dans sa direction ; la pathétique profonde par lequel il les traduit ne s'égare jamais jusqu'aux accents tout extérieurs de la passion théâtrale ; il domine, il maintient la vague toute gonflée de désirs ; il exprime, avec l'amour de Tristan et d'Yseult, leur douleur qui, lors même qu'elle est au paroxysme, conserve encore de la noblesse et de la fierté.

Mme Selma Hutz a donné hier son deuxième concert qui, comme le précédent, lui a valu un énorme succès.

Elle a traduit avec une extraordinaire virtuosité un air de *Rigoletto*, l'air de la Folie de *Lucie* (où le remarquable flûtiste qu'est M. Blanquart lui donnait la réplique) ; enfin, superbement accompagnée par M. Joseph Sulz, des mélodies de Richard Strauss et de Taubert dont elle dut biser les deux dernières.

A la même séance, Mlle Hélène Morzsyn a joué avec une extrême virtuosité le Concerto en *mi bémol* de Liszt.

Robert Brussel.

LA SOIRÉE

AU THEATRE MICHEL

Au moment où je me préparais à écrire une « soirée » sur le théâtre Michel, j'ai vu entrer dans mon bureau un de mes collaborateurs.

— Vous savez, m'a-t-il dit, que je suis parmi ceux qui vont pour le théâtre chercher un peu partout des renseignements sur cette fameuse grève des postes. Figurez-vous que rue de Grenelle j'ai trouvé par terre, sans doute tombée d'un sac mal fermé et hâtivement manipulé, une lettre adressée à une personnalité londonienne... Je l'ai ouverte — la lettre, pas la personnalité londonienne — pour la porter à l'éditeur... La voici... elle peut vous intéresser, vous qui vous occupez spécialement des choses du théâtre... Je jetai un coup d'œil sur le contenu de la lettre, et aussitôt :

— Cher ami, je vous en prie, je vous en supplie, laissez-moi cette lettre dix minutes ! — Pourquoi faire ?

— Parce que, parce qu'elle présente graphologiquement un intérêt de premier ordre et que je veux l'étudier à fond...

Resté seul avec cette lettre, je l'ai froidement copiée, parce que, comme vous le savez, tout vous dira, une « Soirée » toute faite sur le théâtre Michel... Et vous verrez qu'il se trouvera des gens pour nier l'utilité générale des grèves !

Voici d'ailleurs la lettre en question, à laquelle je laisse sa petite saveur d'outre-Manche, très particulière :

Ma chère Jenny, D'après les conventions que nous avons convenues ensemble avant mon départ de Londres, je vous écris en français pour me perfectionner un peu dans la langue de Racine et de Chateaubriand et aussi de beaucoup d'autres auteurs français que nous traduisons vous et moi avec mistress Brown.

Figurez-vous que hier pour meubler ma soirée je suis allé dans un délicieux petit théâtre de premier lieu qui s'appelle théâtre Michel et où va toute la société sélect de Paris.

J'ai beaucoup ri avec ma gorge déployée à une pièce comique de ce Tristan Bernard qui est tant rigolo comme on dit ici, et qui a un humour si toujours particulier ! Le nom, c'est le *Poulailler*. Certes véritablement c'est bien un peu shocking, mais si drôle, et joué si parfaitement bien qu'on a le droit tout à fait !

Après cette chose j'ai regardé une autre petite chose qui s'appelle *la Scouesse* et qui est encore véritablement incontestablement plus shocking encore. Mais cela est très parisien et Mlle Natacha Trouhanova a tellement de *furia* dans la danse allouée !

Enfin, j'ai pris du plaisir extrêmement à une dernière œuvre très musicalement gaie et vaudeville, et qui s'appelle... attendez, il faut que je copie dans le programme par ce que nous n'avons pas vu ces mots avec mistress Brown dans le « Manuel des mots d'usage »... voilà... qui s'appelle *Plunkcock et Poilowski*... J'ai applaudi extrêmement Mlle Ariette Dorgère, qui est une artiste charmante tout à fait, et aussi Mlle Léo Renn, et MM. Harry Baur et Bardoux.

Mais figurez-vous ce qui m'est survenu ! Au moment où au vestiaire j'avais pris mon vêtement de dessus, le directeur en passant, m'a même nous a invités tous à aller souper chez Larcu ! Au premier mouvement j'ai pensé que maintenant dorenavant on était nous dans les théâtres français avec le prix de la place ; mais au second abord j'ai appris que c'était une fête pour la commémoration de la 125^e représentation de ce *Poulailler* si risible !

Quelle fête ! Dans ce cas j'ai vu tout au long des tables toutes les personnalités contemporaines de Paris et les Parisiennes tout à fait célèbres et habillées magnifiquement !

Mais je vous raconterai avec la voix vive cette jolie soirée, et vous embrassez conjugalement.

X...

Pour copie cynique :
Un Monsieur de l'Orchestre.

COURRIER DES THÉÂTRES

Aujourd'hui :

Au Gymnase, à 5 heures, 19^e Samedi de Madame. « Fumerie d'opium », causerie de M. Miraison Seylor avec les concours de Mmes Madeleine Roch, de la Comédie-Française ; Vera Sergine, Cécile Wray, Juliette Clarens, MM. de Maé et Saint-Max. Reconstitution d'une fumerie d'opium avec les concours de Mme X...

Au théâtre Michel, à 3 h. 1/2, « Les Amazones modernes », causerie de Mme Héra Mirel, avec les concours de Mmes Marie Delna, Berthe Bady, Marie Kalf, Madeleine Lely, Myrielle, Bianchini, Robert, etc.

Ce soir :

A l'Opéra, à 8 heures, *Sigurd* (Mlles Louise Grandjean, Laute-Brun, Lapeyrette, MM. Franz, Notté, A. Gresse et Ducloux).

A la Comédie-Française, à 8 h. 1/2, très précises, première représentation (à ce théâtre) de *Les Amis*, comédie en 2 actes, en prose, de M. Abraham Dreyfus avec l'interprétation suivante :

Françoise : Mmes Kolb, Génat, Gilard, MM. Silvain, Roger, Delannay.

Antigone (Mmes Bartet, Lara, Delvaux, MM. Mounet-Sully, Silvain, Truffier, P. Mounet, Leitner, Hamel).

A l'Opéra-Comique, à 8 h. 1/2, *Solange*

Feuilleton du FIGARO du 20 Mars

(3)

Au beau pays de Flandre

III

Un peu avant que sonnât la cloche pour la grande messe, le vieux landau, attelé d'une paire de forts chevaux brabançons, s'arrêtait devant le porron. Zabèth et sa fille, en robes et chapeaux clairs, gantées de fil blanc, prirent place avec le commissaire et l'avocat en vis-à-vis. Les garçons, eux, étaient partis en avant. Baerens, la casquette plate de toile cirée sur la tête, en boula dans son complet marron, se hissa sur le siège : l'attelage passa la douve et, par l'avenue des châtagniers, gagna la chaussée menant au village. Dans le matin blanc, ventillé de souffles chauds, les bêtes s'ébrouaient et capuchonnaient et quailonnaient sous leur harnais de cuir jaune. On longea de petites bordes blanches à contrevents verts, protégées de haies d'aunes. Là aussi, comme partout en terre de Flandre, le dimanche, un grand silence régnait. Personne dans les courtils ; un poulain cà et là avançait sa grosse tête par le vantail ouvert. Et puis tout de même il venait un petit enfant qui partageait sa tartine avec le chien ; c'était donc comme une bénédiction du bon Dieu.

On commença à entendre plus distinctement les volées de la cloche, à travers le bourdonnement des roues et le claquement des ferrures. Un fossé tari, au talus fleur de renoncules, bordait la

Traduction et reproduction interdites.

route. Au passage quelquefois l'ombre d'un feuillage de noyer, par-dessus la chaussée ensoleillée, persillait les robes et les visages. Et Zabèth à droite et à gauche regardait courir les pâturages d'or, les champs de pommes de terre, les enclaves de céréales et de fèves sans rien dire, en bonne fermière qui pense au rendement. Le commissaire essayait d'intéresser à ses vues administratives Roselei qui pensait à quel'un qui n'était pas là. On ne sait pas à quoi pouvait penser mademoiselle Adelin.

Les Baesrode avaient leurs chaises dans le cheur, non loin de la pierre gravée où à la longue, sous le raclement des pieds, s'était effacé le nom de ce chevalier Josse Jasper Javez Baesrode, l'ancêtre retourné à la terre et qui avait habité la grande demeure rurale qu'ils occupaient eux-mêmes. La vieille foi du pays était restée en eux comme le sang de la famille, comme l'âme religieuse du pays jadis éprouvé par la mer et tranquillisé avec le temps. C'était une dévotion simple et profonde, comme le sentiment de leur propre vie, et qui toujours chez Hugo, d'esprit large, s'était défendue de s'inféoder à la politique du parti. A la représentation nationale, il parlait des vaches, des moissons, des semailles et jamais ne politique ; on le voyait arriver dans son éternel veston gris, avec un grand chapeau de paille, l'été, et le reste du temps un large feutre mou, gris comme le veston ; et il était là entre les bourgeois et les socialistes, écoutant, les yeux pensifs, sous ses broussailleux sourcils encore noirs, ses grandes mains rouges croisées sur le pupitre devant lui. Il ne parlait que deux ou trois fois au cours de la session ; mais c'était qu'il avait à dire, il le disait avec simplicité et qu'il n'avait à dire, en homme de la terre qu'il était. Personne ne riait quand, d'un petit hochement de tête, il terminait sur un mot, toujours le même : « J'ai

dit. » On avait plutôt le sentiment qu'à côté de tant de politiciens bavards disputant de petites choses éphémères qui ne comptaient pas dans l'ordre stable du monde, celui-là, venu du fond des labours, avec son grave visage tranquille comme les bœufs et les chevaux, représentait quelque chose d'essentiel et d'éternel. Hugo Baesrode demeurait un paysan devant le pouvoir comme il l'était parmi ses écuries et ses étables. Il leur donnait le bonjour en les appelant par leurs noms, comme des égaux. Les plus vieux le salueaient par son nom de Hugo, « mijnheer Hugo », en touchant leur casquette, et il leur serrait la main. C'était aussi la messe des servantes et des garçons bouviers.

Mais à dix heures, c'était déjà une messe de bon Dieu de seigneurs : des carrosses amenaient les fermiers des grosses fermes, à chaînes d'or sur leurs robes de soie, de lourds pendants d'or aux oreilles, comme des poupées de kermesse. On se trouvait là entre notables, les échevins, le secrétaire communal, le receveur des contributions, l'instituteur, et les moins riches s'étaient fait raser par le maçon, la veille ou tout au matin. A part l'odeur des fosses à purin qui arrivait des champs par les vantaux ouverts, il sentait un peu moins mauvais que le jour-là chez sainte Godlieve, patronne du village et de l'église.

De loin, entre le créneau des épaules, s'apercevaient, au bout de leur haute taille, les chapeaux de Mme Baesrode et de sa fille. Mille agnoulées sur le bord de leur chaise, elles avaient l'air, dans le cheur surélevé d'un degré, pour les fidèles du bus de la nef, de portraits de grande famille enroulés par l'antel, les candé-

bres, les vitraux et le jardin fleuri des chasubles... Baerens, lui, du parvis, sa casquette de cuir verni entre les doigts, prenait sa part de la messe, une oreille aux répons des chœurs, l'autre au cliquetis des gourdilles de ses bêtes arrêtées près du porche. Puis un des enfants de chœur secouait la sonnette, le curé élargissait le geste de la bénédiction, et le flot ne sortait pas tout de suite : on voulait voir passer les Baesrode et leurs hôtes. Il y avait toujours là aussi quel'un qui regardait : c'était Alain Rippers, le fils de la ferme des Six Jeunes Hommes.

IV

Comme le landau, au large trot égal des limoniers, reprenait la chaussée, ils virent l'âne des fils qui les saluait à grands tours de casquette et, tout en pédalant par les petits sentiers, leur faisait signe qu'il allait prendre, à la descente du train, le curé, comme à la maison on appelait déjà le séminariste. Il y avait trois bicyclettes à la ferme et Roselei, parfois, s'amusa à monter en garçon. Mais une vieille rançonne était restée au cœur du père pour ce cheval d'acier qui avec le temps avait amené la terrible concurrence de l'auto. Baesrode était avant tout éleveur, quoique d'esprit largement ouvert à toutes les formes du progrès. « Quand la mécanique aura tout envahi, disait-il moitié sérieux moitié souriant, que deviendront nos Donders ? » Et, pour se donner raison, il ne marchait pas les chevaux aux siens. Za-

bèth

(Mme Vallandri, MM. Francell, Allard, Gaze-neuve, Delvove).

— A l'Odéon, à 8 h. 1/2, représentation populaire à prix réduits avec location, la *Dévotion à la Croix*, les *Fausse Confidences*.

— Aux Variétés, à 9 heures précises, *le Roi* (MM. Brasseur, Guy, Max Dearly, Pécès, Naudes, Morley, Simon, Petit, etc.). Mmes Marcelle Lender, Amélie Diéterle, etc., et Mlle Lanterne dans le rôle de Marthe Bourdier. — A 11 heures, au 3^e acte, la *Réception officielle*.

On commencera, à 8 h. 1/4, par *Un mari trop malin* (Mlle Chapelas, Harnold, MM. Rocher, Dupuis, Reusy).

— Au Théâtre lyrique municipal (Gaité), à 8 h. 1/2, *Claironnette* (Mlle Dux, Veline, M. Suard et le corps de ballet); la *Dame blanche* (Mlle Castol, Tiphaine, Bérat, MM. Devriès, Allard, Désiré, Bouteilhou, Chacon).

— A la Renaissance, à 8 h. 3/4, *J'en ai plein le dos*, de Margot! (Mlle Lucien Guity, Gailipaux, Mmes Jeanne Desclos, Marguerite Caron); *le Juif polonais* (Mlle Guity, Marguerite Dubouché, Mmes Dux, Denège, etc.).

— Au théâtre Réjane, à 8 h. 3/4, *Trains de luxe* (Mmes Réjane, Marie Magnier, Yvonne de Bray, Delphine Renet, Dermo, MM. Signoret, Trévilly, Puygarnier, Elie Febvre, Bosman).

— Au théâtre Michel, à 9 heures, 131^e représentation, *le Pouliault* (Mlle Jeanne Thomassin, Léo Renn, Juliette Margel, Mlle Berthe Legendre, Mlle Mario Calvill, Mlle Henry Bugeant, André Hall); *Plumlock et Polowski* (Mlle Arlette Dorgère, Léo Renn, MM. Harry Baur, Harnold); *la Secousse* (Mlle N. Trouhanova, MM. Paul Franck, Bressol); *le Bon Parnasse* (Mlle Depallin, MM. Bouchez, Keller).

— Aux Capucines, à 9 heures, *Chassé-Croisé* (Mlle Méridol, MM. Jalabert, Holbert, le *Médecin du genre*, Mmes Marguerite Beiss, Diane Hamond, Anie Perrey, MM. Carpentier, Orsy), *Où va-t-elle?* revue gauchiste (Mlle Thérèse Cernay, Spinnelly, Delbrennes, MM. Berthe, Prad, Darnley, Orsy).

— Au théâtre du Grand-Guignol, à 9 heures, *le Bigame*, *Gudule*, *Mme Agathe*, *Justice est faite*. Un Concert chez les fous.

— A la Comédie-Royale, à 9 heures : *les Meubles amis*, *Peau d'chien* (Mlle Franville, MM. Guyon et Victor Henry); *Millette à ses raisons* (Mlle Daussmond, MM. Girier et Silvestre).

Le théâtre de la Renaissance donne ce soir, samedi, la dernière représentation de son spectacle actuel : *le Juif polonais* et *J'en ai plein le dos* de Margot!

Jusqu'à mercredi inclus, relâche pour les dernières répétitions de la pièce en quatre actes de M. Henry Bataille : *le Scandale*.

Joué, répétition générale et vendredi première représentation.

Hier soir, la représentation de *Beethoven*, avec l'orchestre Colonne, a encore été donnée à l'Odéon devant une salle comble doublement enthousiasmée par l'œuvre si émouvante de M. René Fanchos et par la belle musique si bien dirigée par M. Gabriel Pierné.

L'orchestre Colonne étant pris ce soir par suite d'un engagement antérieur, l'Odéon affiche, pour huit heures et demie, une représentation populaire à prix réduits avec location : *le Juif polonais* et *les Fausse Confidences*.

Demain soir dimanche — la matinée étant donnée avec les *Grands* — continuation des magnifiques représentations de *Beethoven* avec l'orchestre Colonne.

Hier :

Malgré la grève des P. T. T., M. Félix Langrange, directeur du Trianon-Lyrique, vient de recevoir de Marseille la lettre suivante :

« Cher monsieur,
Je ne saurais vous dire combien j'ai été charmé de la tournée d'hiver : votre amabilité, votre talent et la bonne volonté des artistes tout s'est réuni pour mon enchantement et je me suis trouvé guéri de la grande fatigue que j'avais gagnée dans ces trois jours de séjour à Paris. Je vous souhaite un grand succès, d'abord parce qu'on le souhaite toujours, et puis parce que vous le méritez à tous égards.

Votre tout dévoué.

C. SAINT-SAËNS.

La première de *Phryné* est, quant à présent, fixée au mardi 28 mars.

Les « Vendredis de Femina ».

M. Hugues Le Roux, qui a légitimement acquis une grande réputation comme conférencier, parlera hier de « la Femme moderne ». Sa parole élocuente et spirituelle abonde en imaginations séduisantes ou audacieuses, toujours originales. Une élégante et nombreuse assistance lui fit un immense succès.

Vendredi prochain, le docteur Léon Petit parlera des « Maladies de la Motricité », tout s'est réuni pour mon enchantement et je me suis trouvé guéri de la grande fatigue que j'avais gagnée dans ces trois jours de séjour à Paris. Je vous souhaite un grand succès, d'abord parce qu'on le souhaite toujours, et puis parce que vous le méritez à tous égards.

Votre tout dévoué.

C. SAINT-SAËNS.

La première de *Phryné* est, quant à présent, fixée au mardi 28 mars.

Les « Vendredis de Femina ».

M. Hugues Le Roux, qui a légitimement acquis une grande réputation comme conférencier, parlera hier de « la Femme moderne ». Sa parole élocuente et spirituelle abonde en imaginations séduisantes ou audacieuses, toujours originales. Une élégante et nombreuse assistance lui fit un immense succès.

Vendredi prochain, le docteur Léon Petit parlera des « Maladies de la Motricité », tout s'est réuni pour mon enchantement et je me suis trouvé guéri de la grande fatigue que j'avais gagnée dans ces trois jours de séjour à Paris. Je vous souhaite un grand succès, d'abord parce qu'on le souhaite toujours, et puis parce que vous le méritez à tous égards.

Votre tout dévoué.

C. SAINT-SAËNS.

La première de *Phryné* est, quant à présent, fixée au mardi 28 mars.

Les « Vendredis de Femina ».

M. Hugues Le Roux, qui a légitimement acquis une grande réputation comme conférencier, parlera hier de « la Femme moderne ». Sa parole élocuente et spirituelle abonde en imaginations séduisantes ou audacieuses, toujours originales. Une élégante et nombreuse assistance lui fit un immense succès.

Vendredi prochain, le docteur Léon Petit parlera des « Maladies de la Motricité », tout s'est réuni pour mon enchantement et je me suis trouvé guéri de la grande fatigue que j'avais gagnée dans ces trois jours de séjour à Paris. Je vous souhaite un grand succès, d'abord parce qu'on le souhaite toujours, et puis parce que vous le méritez à tous égards.

Votre tout dévoué.

C. SAINT-SAËNS.

La première de *Phryné* est, quant à présent, fixée au mardi 28 mars.

Les « Vendredis de Femina ».

M. Hugues Le Roux, qui a légitimement acquis une grande réputation comme conférencier, parlera hier de « la Femme moderne ». Sa parole élocuente et spirituelle abonde en imaginations séduisantes ou audacieuses, toujours originales. Une élégante et nombreuse assistance lui fit un immense succès.

Vendredi prochain, le docteur Léon Petit parlera des « Maladies de la Motricité », tout s'est réuni pour mon enchantement et je me suis trouvé guéri de la grande fatigue que j'avais gagnée dans ces trois jours de séjour à Paris. Je vous souhaite un grand succès, d'abord parce qu'on le souhaite toujours, et puis parce que vous le méritez à tous égards.

Votre tout dévoué.

C. SAINT-SAËNS.

La première de *Phryné* est, quant à présent, fixée au mardi 28 mars.

Les « Vendredis de Femina ».

M. Hugues Le Roux, qui a légitimement acquis une grande réputation comme conférencier, parlera hier de « la Femme moderne ». Sa parole élocuente et spirituelle abonde en imaginations séduisantes ou audacieuses, toujours originales. Une élégante et nombreuse assistance lui fit un immense succès.

Vendredi prochain, le docteur Léon Petit parlera des « Maladies de la Motricité », tout s'est réuni pour mon enchantement et je me suis trouvé guéri de la grande fatigue que j'avais gagnée dans ces trois jours de séjour à Paris. Je vous souhaite un grand succès, d'abord parce qu'on le souhaite toujours, et puis parce que vous le méritez à tous égards.

Votre tout dévoué.

annoncent en outre que les représentations de miss Isadora Duncan ont été suspendues à partir du 13 mai prochain, avec le concours de l'orchestre Colonne, au Théâtre lyrique de la Gaité.

Mme Yvette Guilbert a peine arrivée de Bruxelles, est retournée se faire entendre au théâtre du Parc, hier vendredi et aujourd'hui samedi. Mme Séverine l'accompagnait pour faire avec son talent habituel la causerie des « Tragédies et farces amoureuses de nos campagnes », que les Parisiens applaudiront au second « Jeudi d'Yvette », au Gymnase, jeudi prochain 25 mars.

Pour l'un des rôles de la *Veuve joyeuse*, qu'il donnera prochainement au théâtre de l'Apollo, M. Alphonse Franck vient d'engager Mlle Féline, une charmante artiste dotée d'une jolie voix, qui fut très remarquée sur plusieurs scènes de genre.

Le théâtre Antoine, tenant à offrir sans interruption au public la *Clairière*, son nouveau grand succès, donnera demain, à deux heures, une nouvelle matinée de la jolie pièce de MM. Maurice Donnay et Lucien Descaves, avec l'aimable distribution que tous les soirs : Mmes Cassive et Van Doren, MM. Gémier, Janvier, etc.

A l'Athénée, *Un mariage à Londres*, un acte de M. Louis Forest, ouvre le spectacle à huit heures un quart. Le *Greuchon*, le nouveau grand succès de l'Athénée, commence maintenant tous les soirs très exactement à neuf heures.

Le dimanche, deuxième matinée du *Greuchon*, avec la brillante distribution du soir (Mmes Daynes-Grassot et Madeleine Lély, MM. André Brulé et André Lefaur).

Aux Folies-Dramatiques, M. Roger Debré annonce les douze dernières représentations de *Véronique*.

A signaler qu'au coin supérieur de l'affiche on peut lire :

« Avis. — Ce soir, même en cas de grève, l'éclairage électrique est assuré comme d'habitude. »

Echec à M. Pataud.

La Société « l'Inédit » nous communique le programme du spectacle qu'elle donnera en répétition générale le mardi 23 mars, à deux heures et demie précises, 7, rue Volney, au Cercle artistique et littéraire, et qui est ainsi composé :

Le *Notaire du mari*, comédie en un acte de M. G. Montignac :

Jacqueline Mmes M. Anthelme, Mademoiselle Scott, Mlle Vincent (de l'Odéon).

Paul M. Lecomte du Noy.

2^e F. Z. V., pièce en deux actes de M. René Fraudent :

Lady Dora Burgeson Mlle Marcelle Frappa, Lord William Burgeson Mlle René Fraudent, Robert de Heimart Mlle Frappa, Mlle Smithson, Mlle Margy.

3^e Le *Voyage à deux*, comédie en un acte de M. Jean-Jacques Bernard :

Adrienne Mlle Germaine Sylvestre, Julien Mlle Edouard Bouché, Albert Mlle Marcel de Germigny.

« l'Inédit » s'excuse auprès de MM. les critiques de ne pouvoir numérotter leurs places, le caractère privé de l'installation ne leur permettant pas. Néanmoins ils peuvent être assurés que leurs places leur seront réservées selon l'usage.

Le n^o 6 de *Comœdia illustrée*, la nouvelle revue théâtrale si vivante et si documentée, vient de paraître. En voici le sommaire : « la Quinzaine dramatique », par G. de Pawlowski ; « la Quinzaine musicale », par A. Bertelin ; « Poil et Plumet », par Jacques Bousquet ; « l'Odéon et l'Opéra », par G. de Pawlowski ; « la Renaissance », par F. Galipaux ; « la Gaîté des directeurs au Châtelet », par J. Darnécourt ; « Une cantatrice compositeur » Marguerite Casalonga, et une page de sa musique », par Charles Malherbe ; « Aux Concerts », par M. D. Calvo ; « la Soirée parisienne », par Philinte.

Un Théâtre Populaire, 8, rue de Belleville, ce soir et pendant une semaine, le *Cheminéau*, drame en cinq actes de M. Jean Riche, pin, de l'Académie française, avec M. Jean Dulac.

De Toulouse :

Il se passe d'étranges choses au théâtre du Capitole. La troupe étant sans fort tenor depuis plus d'un mois, le maire a proposé conformément au cahier des charges, d'infirmer au directeur une amende de 4.000 francs. Le conseil d'administration, composé des adjoints, a refusé d'appliquer cette mesure de rigueur.

Serge Bassot.

SPECTACLES & CONCERTS

Aujourd'hui :

Université des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, à 5 heures : César Franck (1^o : *la Messe* ; 2^e : *la Messe* ; 3^e : *la Messe* ; 4^e : *la Messe* ; 5^e : *la Messe* ; 6^e : *la Messe* ; 7^e : *la Messe* ; 8^e : *la Messe* ; 9^e : *la Messe* ; 10^e : *la Messe* ; 11^e : *la Messe* ; 12^e : *la Messe* ; 13^e : *la Messe* ; 14^e : *la Messe* ; 15^e : *la Messe* ; 16^e : *la Messe* ; 17^e : *la Messe* ; 18^e : *la Messe* ; 19^e : *la Messe* ; 20^e : *la Messe* ; 21^e : *la Messe* ; 22^e : *la Messe* ; 23^e : *la Messe* ; 24^e : *la Messe* ; 25^e : *la Messe* ; 26^e : *la Messe* ; 27^e : *la Messe* ; 28^e : *la Messe* ; 29^e : *la Messe* ; 30^e : *la Messe* ; 31^e : *la Messe* ; 32^e : *la Messe* ; 33^e : *la Messe* ; 34^e : *la Messe* ; 35^e : *la Messe* ; 36^e : *la Messe* ; 37^e : *la Messe* ; 38^e : *la Messe* ; 39^e : *la Messe* ; 40^e : *la Messe* ; 41^e : *la Messe* ; 42^e : *la Messe* ; 43^e : *la Messe* ; 44^e : *la Messe* ; 45^e : *la Messe* ; 46^e : *la Messe* ; 47^e : *la Messe* ; 48^e : *la Messe* ; 49^e : *la Messe* ; 50^e : *la Messe* ; 51^e : *la Messe* ; 52^e : *la Messe* ; 53^e : *la Messe* ; 54^e : *la Messe* ; 55^e : *la Messe* ; 56^e : *la Messe* ; 57^e : *la Messe* ; 58^e : *la Messe* ; 59^e : *la Messe* ; 60^e : *la Messe* ; 61^e : *la Messe* ; 62^e : *la Messe* ; 63^e : *la Messe* ; 64^e : *la Messe* ; 65^e : *la Messe* ; 66^e : *la Messe* ; 67^e : *la Messe* ; 68^e : *la Messe* ; 69^e : *la Messe* ; 70^e : *la Messe* ; 71^e : *la Messe* ; 72^e : *la Messe* ; 73^e : *la Messe* ; 74^e : *la Messe* ; 75^e : *la Messe* ; 76^e : *la Messe* ; 77^e : *la Messe* ; 78^e : *la Messe* ; 79^e : *la Messe* ; 80^e : *la Messe* ; 81^e : *la Messe* ; 82^e : *la Messe* ; 83^e : *la Messe* ; 84^e : *la Messe* ; 85^e : *la Messe* ; 86^e : *la Messe* ; 87^e : *la Messe* ; 88^e : *la Messe* ; 89^e : *la Messe* ; 90^e : *la Messe* ; 91^e : *la Messe* ; 92^e : *la Messe* ; 93^e : *la Messe* ; 94^e : *la Messe* ; 95^e : *la Messe* ; 96^e : *la Messe* ; 97^e : *la Messe* ; 98^e : *la Messe* ; 99^e : *la Messe* ; 100^e : *la Messe* ; 101^e : *la Messe* ; 102^e : *la Messe* ; 103^e : *la Messe* ; 104^e : *la Messe* ; 105^e : *la Messe* ; 106^e : *la Messe* ; 107^e : *la Messe* ; 108^e : *la Messe* ; 109^e : *la Messe* ; 110^e : *la Messe* ; 111^e : *la Messe* ; 112^e : *la Messe* ; 113^e : *la Messe* ; 114^e : *la Messe* ; 115^e : *la Messe* ; 116^e : *la Messe* ; 117^e : *la Messe* ; 118^e : *la Messe* ; 119^e : *la Messe* ; 120^e : *la Messe* ; 121^e : *la Messe* ; 122^e : *la Messe* ; 123^e : *la Messe* ; 124^e : *la Messe* ; 125^e : *la Messe* ; 126^e : *la Messe* ; 127^e : *la Messe* ; 128^e : *la Messe* ; 129^e : *la Messe* ; 130^e : *la Messe* ; 131^e : *la Messe* ; 132^e : *la Messe* ; 133^e : *la Messe* ; 134^e : *la Messe* ; 135^e : *la Messe* ; 136^e : *la Messe* ; 137^e : *la Messe* ; 138^e : *la Messe* ; 139^e : *la Messe* ; 140^e : *la Messe* ; 141^e : *la Messe* ; 142^e : *la Messe* ; 143^e : *la Messe* ; 144^e : *la Messe* ; 145^e : *la Messe* ; 146^e : *la Messe* ; 147^e : *la Messe* ; 148^e : *la Messe* ; 149^e : *la Messe* ; 150^e : *la Messe* ; 151^e : *la Messe* ; 152^e : *la Messe* ; 153^e : *la Messe* ; 154^e : *la Messe* ; 155^e : *la Messe* ; 156^e : *la Messe* ; 157^e : *la Messe* ; 158^e : *la Messe* ; 159^e : *la Messe* ; 160^e : *la Messe* ; 161^e : *la Messe* ; 162^e : *la Messe* ; 163^e : *la Messe* ; 164^e : *la Messe* ; 165^e : *la Messe* ; 166^e : *la Messe* ; 167^e : *la Messe* ; 168^e : *la Messe* ; 169^e : *la Messe* ; 170^e : *la Messe* ; 171^e : *la Messe* ; 172^e : *la Messe* ; 173^e : *la Messe* ; 174^e : *la Messe* ; 175^e : *la Messe* ; 176^e : *la Messe* ; 177^e : *la Messe* ; 178^e : *la Messe* ; 179^e : *la Messe* ; 180^e : *la Messe* ; 181^e : *la Messe* ; 182^e : *la Messe* ; 183^e : *la Messe* ; 184^e : *la Messe* ; 185^e : *la Messe* ; 186^e : *la Messe* ; 187^e : *la Messe* ; 188^e : *la Messe* ; 189^e : *la Messe* ; 190^e : *la Messe* ; 191^e : *la Messe* ; 192^e : *la Messe* ; 193^e : *la Messe* ; 194^e : *la Messe* ; 195^e : *la Messe* ; 196^e : *la Messe* ; 197^e : *la Messe* ; 198^e : *la Messe* ; 199^e : *la Messe* ; 200^e : *la Messe* ; 201^e : *la Messe* ; 202^e : *la Messe* ; 203^e : *la Messe* ; 204^e : *la Messe* ; 205^e : *la Messe* ; 206^e : *la Messe* ; 207^e : *la Messe* ; 208^e : *la Messe* ; 209^e : *la Messe* ; 210^e : *la Messe* ; 211^e : *la Messe* ; 212^e : *la Messe* ; 213^e : *la Messe* ; 214^e : *la Messe* ; 215^e : *la Messe* ; 216^e : *la Messe* ; 217^e : *la Messe* ; 218^e : *la Messe* ; 219^e : *la Messe* ; 220^e : *la Messe* ; 221^e : *la Messe* ; 222^e : *la Messe* ; 223^e : *la Messe* ; 224^e : *la Messe* ; 225^e : *la Messe* ; 226^e : *la Messe* ; 227^e : *la Messe* ; 228^e : *la Messe* ; 229^e : *la Messe* ; 230^e : *la Messe* ; 231^e : *la Messe* ; 232^e : *la Messe* ; 233^e : *la Messe* ; 234^e : *la Messe* ; 235^e : *la Messe* ; 236^e : *la Messe* ; 237^e : *la Messe* ; 238^e : *la Messe* ; 239^e : *la Messe* ; 240^e : *la Messe* ; 241^e : *la Messe* ; 242^e : *la Messe* ; 243^e : *la Messe* ; 244^e : *la Messe* ; 245^e : *la Messe* ; 246^e : *la Messe* ; 247^e : *la Messe* ; 248^e : *la Messe* ; 249^e : *la Messe* ; 250^e : *la Messe* ; 251^e : *la Messe* ; 252^e : *la Messe* ; 253^e : *la Messe* ; 254^e : *la Messe* ; 255^e : *la Messe* ; 256^e : *la Messe* ; 257^e : *la Messe* ; 258^e : *la Messe* ; 259^e : *la Messe* ; 260^e : *la Messe* ; 261^e : *la Messe* ; 262^e : *la Messe* ; 263^e : *la Messe* ; 264^e : *la Messe* ; 265^e : *la Messe* ; 266^e : *la Messe* ; 267^e : *la Messe* ; 268^e : *la Messe* ; 269^e : *la Messe* ; 270^e : *la Messe* ; 271^e : *la Messe* ; 272^e : *la Messe* ; 273^e : *la Messe* ; 274^e : *la Messe* ; 275^e : *la Messe* ; 276^e : *la Messe* ; 277^e : *la Messe* ; 278^e : *la Messe* ; 279^e : *la Messe* ; 280^e : *la Messe* ; 281^e : *la Messe* ; 282^e : *la Messe* ; 283^e : *la Messe* ; 284^e : *la Messe* ; 285^e : *la Messe* ; 286^e : *la Messe* ; 287^e : *la Messe* ; 288^e : *la Messe* ; 289^e : *la Messe* ; 290^e : *la Messe* ; 291^e : *la Messe* ; 292^e : *la Messe* ; 293^e : *la Messe* ; 294^e : *la Messe* ; 295^e : *la Messe* ; 296^e : *la Messe* ; 297^e : *la Messe* ; 298^e : *la Messe* ; 299^e : *la Messe* ; 300^e : *la Messe* ; 301^e : *la Messe* ; 302^e : *la Messe* ; 303^e : *la Messe* ; 304^e : *la Messe* ; 305^e : *la Messe* ; 306^e : *la Messe* ; 307^e : *la Messe* ; 308^e

